

Cité

Revue de la Nouvelle Citoyenneté

Etude :

- Tocqueville et la démocratie

Polémique :

- La révolution conservatrice américaine
(à propos du livre de G. Sorman)

Bilan :

- L'après-féminisme

Entretien :

- Réflexion sur l'insécurité
avec Philippe Boucher

Chroniques :

- Voyages : «L'union soviétique
où le rouge est mis»
- «Le sanglot de l'homme blanc»
(à propos du livre de P. Bruckner)
- «Le sujet freudien»
(à propos du livre de M. Borch-Jacobsen)

Cité

Revue de la Nouvelle Citoyenneté

CITÉ. Le titre de notre revue dit bien qu'elle invite ses lecteurs à se poser les questions qui touchent au présent et à l'avenir de notre pays.

Il exprime aussi le souci commun de ses rédacteurs, qui est de proposer une réflexion d'ensemble, par delà les camps idéologiques et politiques, par delà les corporatismes et les égoïsmes partisans qui prétendent imposer leurs vues partielles et partiales à l'ensemble de la communauté.

CITÉ sera donc une revue de libre recherche sur la politique, l'économie, la culture dans la société d'aujourd'hui, ébranlée par ses divisions, menacée dans son existence par un impérialisme multiforme, étouffée par la logique froide du capitalisme et de la bureaucratie.

Elle sera aussi le résultat d'un effort collectif. Proche des Clubs pour la NOUVELLE CITOYENNETÉ, lancés en mai 1982 par la Nouvelle Action Royaliste, elle publiera les travaux de ces clubs, qui s'efforcent de poser les conditions d'une reconquête de leurs pouvoirs par les citoyens, de fixer les étapes possibles d'une telle transformation en profondeur vers une société où chacun aurait la plus grande liberté possible de gestion de ses propres affaires.

CITÉ sera aussi une revue de libre débat, ouverte aux représentants de toutes les familles intellectuelles de notre pays, de toutes ses réalités politique, dans la mesure où elles recherchent comme nous les conditions du changement social.

Libre recherche, réflexion collective, débat ouvert en permanence, ce sont les trois paris que CITÉ entend gagner, avec le concours de ses lecteurs.

CITÉ - revue trimestrielle d'expression politique - Rédacteur en chef : Ph. Cailleux - Directeur de la publication : Y. Aumont - Comité de rédaction : F. Aimard - Ph. Barthelet - J. Betbèze - S. Fernoy - A. Flamand - M. Henra - R. Le Braz - G. Leclerc - E. Mousset - B. Renouvin - G. Sartoris - A. Solari - B. Warusfel. Imprimé par nos soins, dépôt légal, novembre 1983.

ABONNEMENTS - Pour 5 numéros : Normal : 60 F - Soutien : 100 F - Fondateur : 500 F, à l'ordre de «CITÉ» CCP 23 982 63 N Paris - 17, rue des Petits-Champs 75001 Paris.

Numéro de commission paritaire : 64853

Cité

Revue de la Nouvelle Citoyenneté

SOMMAIRE

Editorial page 3
Philippe Cailleux

Les clubs Nouvelle Citoyenneté page 5

ETUDE

Tocqueville et la démocratie page 8
Club N.C. de Paris

POLÉMIQUE

La révolution conservatrice américaine page 18
Bertrand Renouvin

ETUDE

L'après-féminisme page 23
Emmanuel Mousset

ENTRETIEN

Réflexion sur l'insécurité page 39
avec Philippe Boucher

CHRONIQUES

Voyages :
L'union soviétique où le rouge est mis page 49
Michel Fontaurrelle

Les livres :
«Le sanglot de l'homme blanc» page 57
Alain Flamand

«Le sujet Freudien» page 61
Julien Betbèze

éditorial

Le Club Nouvelle Citoyenneté de Paris est lancé officiellement depuis le mois d'avril 1983. Ses membres ont fêté avec nous le premier anniversaire de «CITE», lors d'un cocktail qui leur était spécialement offert dans les salons Pernod sur les Champs-Élysées. (Superstition peut-être, prudence sans doute, la sortie du premier numéro n'avait donné lieu à aucune manifestation.) Il reste certes beaucoup à faire, mais cette première année a montré que «CITE» pouvait vivre et trouver un public. Nous envisageons donc l'avenir avec confiance. Pour commencer cette deuxième année nous créons une nouvelle rubrique ambitieuse dont le premier volet est publié dans le présent numéro. Consacrée aux penseurs libéraux du XIXème siècle, elle débute par une étude d'un des maîtres-ouvrages d'Alexis de TOCQUEVILLE : «De la démocratie en Amérique», dans lequel cet auteur se livrait à une analyse rigoureuse de l'essence de la démocratie.

Pour tous nos amis, l'événement de cette rentrée, ce sera surtout le COLLOQUE : «LES CITOYENS ET L'ETAT» Organisé par les Clubs Nouvelle Citoyenneté et «CITE», il comportera des travaux en commissions et deux tables rondes. «La France peut-elle encore avoir une ambition ?», «La participation des citoyens à la politique» seront les deux questions auxquelles invités et participants seront amenés à répondre. Tout naturellement, les prochains numéros de «CITE» feront écho à ces travaux. Je soulignerai simplement que :

- de vos questions, de vos interventions et de votre participation à ce colloque dépendra la qualité des tables rondes et débats,
- vous avez peut-être souhaité participer à la revue sans trouver l'occasion de le faire. Participer aux débats, questionner les invités, Voilà l'occasion !

Alors, je vous donne rendez-vous le 12 novembre 1983.

Philippe CAILLEUX

12 novembre 1983

« les citoyens et l'Etat »

A l'initiative des Clubs Nouvelle Citoyenneté et de la revue «CITÉ», un colloque ayant pour thème général : «Les Citoyens et l'Etat» se tiendra le SAMEDI 12 NOVEMBRE, à la Maison des Centraux, 8, rue Jean-Goujon, Paris 8ème (Métro Franklin-Roosevelt).

POURQUOI UN COLLOQUE ?

On peut organiser un colloque pour se faire plaisir ou parce que «cela se fait». On peut aussi le préparer avec un sentiment d'urgence. Le premier colloque national des Clubs Nouvelle Citoyenneté relève de ce dernier cas. Il se tiendra dans une période difficile : la crise économique n'est pas surmontée, les grandes réformes marquent le pas, les passions partisans évacuent les véritables débats. Déjà l'air du temps s'alourdit d'invectives, de violences, et d'une volonté mauvaise d'exclusion...

Il est donc urgent de réfléchir, afin de préparer les actions de demain. Urgent de réfléchir sereinement. Urgent de réfléchir lucidement. Urgent de confronter les points de vue.

Car ce qui est en jeu aujourd'hui est moins le sort d'un gouvernement que celui du pays tout entier. Le doute qui gagne concerne l'avenir de la nation. La désillusion qui se répand concerne la vie publique dans son ensemble. D'où le choix de nos thèmes de réflexion et de débats, qui touchent à la possibilité d'une ambition collective et à notre capacité d'inventer une véritable participation des citoyens à la vie de la cité.

Si vous aimez les déclarations lyriques, la démagogie tous azimuts, les provocations gratuites et les insultes, inutile de vous déranger. Mais si vous souhaitez une discussion libre, une réflexion approfondie et des échanges constructifs, n'hésitez pas à venir au premier colloque pour la nouvelle citoyenneté.

L'ensemble des travaux du colloque est ouvert à tous - L'entrée est gratuite pour les adhérents au Club Nouvelle Citoyenneté. Une participation aux frais de 20 F sera demandée aux autres personnes.

LES CLUBS NOUVELLE CITOYENNETÉ

LES 2 COMMISSIONS DU COLLOQUE

LA FRANCE PEUT-ELLE ENCORE AVOIR UNE AMBITION ?

La France ne saurait se réduire à son passé, ni s'enfermer dans un présent incertain. La France existe, et a existé, parce qu'elle a toujours affirmé une ambition pour elle-même et pour beaucoup de peuples du monde.

Cette ambition est-elle encore possible ? Est-elle même souhaitable ? L'abandon a son charme et les « faits » eux-mêmes semblent y inciter. Cette crise économique dont on ne sait pas sortir... Cette pression, croissante, des empires de l'Est et de l'Ouest pour que nous renoncions à notre indépendance militaire... Peut-être sommes-nous trop fatigués pour entreprendre et trop vieux - mille ans déjà ! - pour espérer. Pourquoi ne pas choisir l'alignement ? Pourquoi se soucier encore du tiers monde alors que d'autres sont si riches et si puissants ?

A moins que nous ayions encore quelque chose à dire, à créer, à apporter. A moins que nous désirions vivre encore ensemble, librement.

Il n'y a pas, aujourd'hui, de questions plus essentielles. Une réponse doit être tentée.

Commission présidée par Alain Solari. Débat à 15 h 45 avec nos invités.

NOUVELLE CITOYENNETÉ ET POLITIQUE PROFESSIONNELLE

On nous avait annoncé une nouvelle citoyenneté. Pourtant, depuis le 10 Mai 1981, la vie n'a guère changé. Certes, il y a eu de nouvelles lois pour l'entreprise et une amorce de décentralisation. Mais aussi le durcissement des luttes partisans, l'étouffement des grands débats dans les cercles administratifs et partisans (le nucléaire par exemple), le monopole inébranlé des grandes formations politiques dans les consultations nationales et locales.

Déception. Frustration. Est-ce bien cela la démocratie, ou faut-il la réinventer ?

La nouvelle citoyenneté ne saurait être dans des cadres mutilants. Si l'on décentralise, encore faut-il que la région redevienne une réalité vécue. Si l'on démocratise, encore faut-il que le débat public ne se réduise pas à l'organisation d'un spectacle électoral et à la diffusion de slogans.

Dans la commune, dans la région, dans la nation, la nouvelle citoyenneté reste à imaginer. Reprendre la parole, reconquérir des pouvoirs, créer les conditions d'une participation plus active à la vie publique, cela vaut la peine d'être tenté.

Commission présidée par Michel Henra. Débat à 17 h 30 avec nos invités.

«Nouvelle citoyenneté» : oui au protectionnisme

● La revue « Cité », organe des clubs pour une Nouvelle Citoyenneté, fête son premier anniversaire. A cette occasion, la revue ouvre ses colonnes à René Girard pour une vaste table ronde où l'historien aborde et développe de nombreux sujets, notamment la démocratie politique et les doctrines économiques du protectionnisme et du libéralisme. Les clubs pour une nouvelle citoyenneté ont été lancés le 10 mai 1982 par la Nouvelle Action royaliste (NAR).

Les clubs pour une Nouvelle Citoyenneté ne constituent pas une association d'opposition ; non plus d'ailleurs qu'un club de la majorité même si la NAR avait appelé à voter pour François Mitterrand en 1981. « Il nous paraissait susceptible, plus que tout autre candidat, de faire l'union nationale autour de lui. Nous ne changeons pas d'opinion à ce sujet », explique Bertrand Renouvin, président de la NAR. « Cependant, nous ne croyons pas que la politique suivie par son gouvernement soit la bonne. Nous nous penchons pour un protectionnisme, du moins pour la protection de certains secteurs d'activité. D'ailleurs le libre-échange n'existe que dans les livres et il n'y a pas de pays plus protectionniste que les USA ou la Grande-Bretagne. »

La reprise en main des mécanismes économiques et la réforme du système industriel sont également au centre de préoccupations des clubs pour une Nouvelle Citoyenneté. Cette démarche passerait par un rôle accru des citoyens dans la vie politique nationale qui serait actuellement soumise aux considérations de clientèle et aux groupes de pression.

Les clubs pour une Nouvelle

Citoyenneté organiseront d'ailleurs un colloque, le 12 novembre prochain sur le thème : « Les citoyens et l'Etat ». Deux débats sont prévus : « La France peut-elle encore avoir une ambition ? » et « la participation des citoyens à la politique ». Ce colloque se tiendra à la maison des centraux, 8, rue Jean-Goujon, dans le 8^e arrondissement de Paris.

● *Clubs Nouvelle Citoyenneté :*
17, rue des Petits-Champs,
75001 Paris.

article paru dans
le «Quotidien de Paris»
6 octobre 1983

manifeste

Le 10 Mai 1982, des citoyens libres de toute allégeance à l'égard des forces politiques et sociales ont pris l'initiative de fonder les Clubs pour la Nouvelle Citoyenneté. Réunis par un même souci politique, ils avaient, le 10 Mai 1981, marqué leur préférence pour une politique de changement économique et social, sans pour autant se reconnaître totalement dans la tradition de pensée qui l'inspire et tout en affirmant, par ailleurs, le désir de donner aux institutions de la France une pleine et entière légitimité.

Par-delà les polémiques partisans et les affrontements entre des idéologies désuètes, ils veulent désormais réfléchir aux conditions d'une transformation en profondeur de notre pays, poser les conditions d'une **révolution tranquille pour la justice et la liberté**.

Cette révolution suppose que soient défendus et développés les droits des citoyens, afin que ceux-ci puissent effectivement participer à la gestion des affaires de leur commune, de leur région et de leur entreprise, au lieu de demeurer les administrés d'un Etat-Providence, les servants de la machine capitaliste nationale ou multinationale.

Cette révolution suppose qu'une transformation des structures économiques soit accomplie, afin que les citoyens aient la possibilité de résister à la logique d'un système industriel secrètement totalitaire.

Cette révolution suppose que la nation française affirme son identité et conserve sa liberté d'action, face aux impérialismes qui tentent de dominer le monde.

Cette révolution suppose enfin que le Pouvoir politique reconquière son indépendance, contre les groupes de pression de toute nature et contre les féodalités économiques et financières.

Ce qui est en jeu n'est donc pas une querelle de personnes, de doctrines ou de mots, mais l'existence même de la nation et du peuple français. Aussi les Clubs Nouvelle Citoyenneté tout en marquant leur préférence pour les forces de changement, et sans refuser le dialogue avec quiconque, se situent en dehors de la droite et de la gauche.

Indépendants du Pouvoir politique et des partis, libres de toute considération de clientèle, à l'abri des groupes de pression, ils se proposent de réfléchir aux conditions du changement social, de suggérer les réformes et les révolutions qui permettront de dépasser les limites dans lesquelles le système économique et la logique étatique nous tient enfermés.

En créant une structure souple et ouverte à toutes les idées novatrices et à tous les courants de pensée, les Clubs Nouvelle Citoyenneté offrent à chacun la possibilité d'une réflexion libre, d'une critique fondée, d'une élaboration en commun de propositions concrètes.

En exprimant ces soucis, en travaillant à la réalisation de ces objectifs, les Clubs Nouvelle Citoyenneté entendent désormais apporter leur contribution au débat politique, avec tous ceux qui s'efforcent de satisfaire les exigences communes de justice et de liberté.

Tocqueville et la démocratie

Observateur profond, analyste rigoureux et parfois prophétique, Alexis de Tocqueville mérite d'être sans cesse repris et médité. Son grand livre «De la démocratie en Amérique» demeure d'une évidente actualité, bien qu'il ait plus de cent ans. Loin d'être une apologie de la démocratie d'outre-atlantique relevant d'une américanophilie ordinaire, la vision tocquevillienne est d'une étonnante lucidité quant à l'essence de la démocratie, quant aux logiques qu'elle engendre et aux contradictions qu'elle doit surmonter. Avant les autres et mieux que d'autres - même parmi nos contemporains - Tocqueville a parfaitement mis en lumière le projet et l'impasse théorique de la modernité.

UN PARADIS AMÉRICAIN ?

«On se tromperait étrangement si l'on pensait que j'ai voulu faire un panégyrique» prévient Tocqueville dans son introduction à «La Démocratie en Amérique». Ce n'est pas l'image d'un paradis terrestre que l'auteur rapporte du nouveau continent, ni un modèle qu'il cherche à importer en Europe. Il ne prétend même pas juger des bienfaits et des méfaits de la révolution politique américaine : il décrit un état de fait, indique l'horizon vers lequel nous sommes entraînés - que nous le voulions ou non. Car l'histoire de l'humanité a un sens, perceptible en France comme dans la réalité américaine que Tocqueville étudie : «Lorsqu'on parcourt les pages de notre histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité». De même, dans tout l'univers chrétien, «partout on a vu les divers incidents de la vie des peuples tourner au profit de la démocratie; tous les hommes l'ont aidée de leurs efforts : ceux qui avaient en vue de concourir à ses succès et ceux qui ne songeaient point à la servir; ceux qui ont combattu pour elle, et ceux mêmes

TOCQUEVILLE ET LA DEMOCRATIE

qui se sont déclarés ses ennemis; tous ont été poussés pêle-mêle dans la même voie, et tous ont travaillé en commun, les uns malgré eux, les autres à leur insu, aveugles instruments dans les mains de Dieu». Le développement de l'égalité des conditions est donc un fait providentiel, auquel nul ne saurait s'opposer car «vouloir arrêter la démocratie paraîtrait alors lutter contre Dieu même».

Il faut se plier à la loi divine, sans regretter un passé à jamais révolu, sans cependant méconnaître la grandeur de celui-ci, avec, finalement, plus de crainte que d'optimisme. Aristocrate, Tocqueville est le représentant du vieux monde qui va mourir. La société égalitaire se fera sans lui, contre lui : «le livre entier qu'on va lire a été écrit sous l'impression d'une sorte de terreur religieuse produite dans l'âme de l'auteur par la vue de cette révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, et qu'on voit encore aujourd'hui s'avancer au milieu des ruines qu'elle a faites».

Dans ce processus historique implacable, l'Amérique représente le pays le plus avancé, celui où la démocratie «a atteint le développement le plus complet et le plus paisible», celui qui réalise déjà l'égalité des conditions et la souveraineté populaire.

Tocqueville va donc examiner le travail qu'opère la démocratie sur la société et en chaque citoyen. En Amérique, l'égalité des conditions est un fait, qui découle des lois, et notamment des règles de succession. La loi du partage égal amoindrit les grandes fortunes foncières et diffuse la petite propriété; elle détruit la structure aristocratique mais aussi l'état d'esprit propre à l'ancienne société. En même temps que la grande propriété, disparaît tout un «esprit de famille», toute une communauté de sentiments, de souvenirs qui étaient liés à la possession et à la transmission d'un patrimoine indivis. Les mentalités s'en trouvent transformées : «là où finit l'esprit de famille, l'égoïsme individuel rentre dans la réalité de ses penchants... Chacun se concentre dans la commodité du présent; on songe à l'établissement de la génération qui va suivre et rien de plus.» Cet individualisme peut cependant être compensé par l'exercice de la liberté politique, comme l'ont compris les Américains qui ont su donner aux citoyens mille occasions d'agir

ETUDE

ensemble et de sentir combien ils dépendent les uns des autres. C'est ainsi que la démocratie entraîne l'adoucissement des mœurs : «dans les siècles démocratiques, les hommes se dévouent rarement les uns pour les autres, mais ils montrent une compassion générale pour tous les membres de l'espèce humaine. On ne les voit point infliger de maux inutiles, et quand, sans se nuire beaucoup à eux-mêmes, ils peuvent soulager les douleurs d'autrui, ils prennent plaisir à le faire; ils ne sont pas désintéressés, mais ils sont doux.»

Sans se nuire beaucoup à eux-mêmes dit Tocqueville : l'égoïsme demeure et nous verrons combien cette douceur de la démocratie peut être terrible. Elle existe cependant, dans les relations entre citoyens égaux comme dans la famille : alors que l'intérêt cimente la famille aristocratique, l'égalité des conditions dans la famille démocratique (le père est simplement plus âgé et plus riche) crée des liens «plus intimes et plus doux» : plus de tendresse entre parents et enfants, plus de fraternité entre ces derniers, plus d'égalité aussi entre l'homme et la femme ...

Ce peuple d'égaux est aussi un peuple souverain : «... chez les nations où règne le dogme de la souveraineté du peuple, chaque individu forme une portion égale du souverain, et participe également au gouvernement de l'Etat. Chaque individu est donc censé aussi éclairé, aussi vertueux, aussi fort qu'aucun autre de ses semblables». Cette doctrine n'inspire pas seulement la Constitution, elle irrigue tout le corps social. La liberté communale qui en découle fait de chaque homme un citoyen; la bureaucratie est inexistante puisque les fonctionnaires sont élus; la décentralisation, très étendue, limite le pouvoir du gouvernement fédéral.

Egalité plus liberté, plus fraternité ? Cela s'écrit sur les frontons et les concepts s'additionnent fort bien dans l'abstrait. Tocqueville semble même décrire une société où de tels concepts sont quotidiennement vécus : «on peut imaginer un point extrême où la liberté et l'égalité se touchent et se confondent. Je suppose que tous les citoyens concourent au gouvernement et que chacun ait un droit égal d'y concourir. Nul ne différant alors de ses semblables, personne ne pourra exercer un pouvoir tyrannique; les

TOCQUEVILLE ET LA DEMOCRATIE

hommes seront parfaitement libres, parce qu'ils seront tout entièrement égaux; et ils seront tous parfaitement égaux parce qu'ils seront entièrement libres. C'est vers cet idéal que tendent les peuples démocratiques». Mais l'idéal risque de ne pas être atteint : l'égalité est plus forte que la liberté, plus forte que la fraternité. Au lieu de se composer, liberté et égalité risquent de s'opposer et de s'exclure. Loin d'être un paradis, l'Amérique révèle la terrible logique de la démocratie.

LOGIQUE DE LA DÉMOCRATIE

Terrible logique de la démocratie... Cela ne signifie pas qu'il faille récuser ses principes et s'opposer à son développement qui est, pour Tocqueville, la manifestation de la volonté divine. Il ne faut pas non plus refuser de voir les inconvénients du régime démocratique, que l'auteur de «La Démocratie en Amérique» a mieux décrits ou prévus que nombre d'antidémocrates patentés.

Il est vrai, dit Tocqueville, «qu'il n'y a pas de nations plus exposées à tomber sous le joug de la centralisation administrative que celles dont l'état social est démocratique».

Il est vrai que «la volonté nationale est un mot dont les intriguants de tous les temps et les despotes de tous les âges ont le plus

largement abusé.»

Il est vrai que l'élection du chef de l'Etat est un facteur d'instabilité dans la conduite des affaires, qu'elle développe la corruption et la lutte entre les factions. (1)

Il y a pire encore : cette société d'égaux repose sur l'esclavage et secrète de nouvelles inégalités. Car la douceur démocratique ne s'étend pas à tous les hommes; engendrée par l'égalité, elle n'existe pas hors des limites de la citoyenneté : «ce qui achève de prouver que cette singulière douceur des Américains vient principalement de leur état social, c'est la manière dont ils traitent leurs esclaves... Il est facile de découvrir que le sort de ces infortunés inspire peu de pitié à leurs maîtres, et qu'ils voient dans l'esclavage non seule-

(1) Signalons le bel hommage rendu par Tocqueville à la monarchie : «Les monarchies héréditaires ont un grand avantage : l'intérêt particulier d'une famille y étant continuellement lié d'une manière étroite à l'intérêt de l'Etat, il ne se passe jamais un seul moment où celui-ci reste abandonné à lui-même. Je ne sais si dans ces monarchies les affaires sont mieux dirigées qu'ailleurs; mais du moins il y a toujours quelqu'un qui, bien ou mal, suivant sa capacité, s'en occupe».

ETUDE

ment un fait dont ils profitent, mais encore un mal qui ne les touche guère. Ainsi, le même homme qui est plein d'humanité pour ses semblables quand ceux-ci sont en même temps ses égaux, devient insensible à leurs douleurs dès que l'égalité cesse. C'est donc à cette égalité qu'il faut attribuer sa douceur, plus encore qu'à la civilisation et aux lumières». Singulière égalité que celle fondée sur une exploitation impitoyable...

Terrible douceur de la démocratie, qui détruit les tribus indiennes. Alors que les Espagnols ont tenté de détruire les Indiens, «la conduite des Américains des Etats-Unis envers les indigènes respire au contraire le pur amour des formes et de la légalité. Pourvu que les Indiens demeurent dans l'état sauvage, les Américains ne se mêlent nullement de leurs affaires et les traitent en peuples indépendants; il ne se permettent point d'occuper leurs terres sans les avoir dûment acquise au moyen d'un contrat; et si par hasard une nation indienne ne peut plus vivre sur son territoire, ils la prennent fraternellement par la main et la conduisent eux-mêmes mourir hors du pays de leurs pères. Les Espagnols, à l'aide de monstruosité sans exemples, en se couvrant d'une honte ineffaçable, n'ont pu parvenir à exterminer la race indienne, ni même à l'empêcher de partager leurs droits; les Américains des Etats-Unis ont atteint ce double résultat avec une merveilleuse facilité, tranquillement, légalement, philanthropiquement, sans répandre de sang, sans violer un seul des grands principes de la morale aux yeux du monde. On ne saurait détruire les hommes en respectant mieux les lois de l'humanité.»

Inégalité meurtrière entre les hommes. Inégalité aussi entre les citoyens qui naît irrésistiblement du progrès industriel que la démocratie favorise. Ici Tocqueville précède Marx dans la dénonciation des mécanismes de l'aliénation. «Que doit-on attendre d'un homme, écrit-il, qui a employé vingt ans de sa vie à faire des têtes d'épingles ? et à quoi peut désormais s'appliquer chez lui cette puissante intelligence humaine, qui a souvent remué le monde, sinon à rechercher le meilleur moyen de faire des têtes d'épingles ! Lorsqu'un ouvrier a consumé de cette manière une portion considérable de son existence, sa pensée s'est arrêtée pour jamais près de l'objet journalier de ses labeurs; son corps a contracté certaines

TOCQUEVILLE ET LA DEMOCRATIE

habitudes fixes dont il ne lui est plus permis de se départir. En un mot, il ne s'appartient plus à lui-même, mais à la profession qu'il a choisie. C'est en vain que les lois et les mœurs ont pris soin de briser autour de cet homme toutes les barrières et de lui ouvrir de tous côtés mille chemins différents vers la fortune; une théorie industrielle plus puissante que les mœurs et les lois l'a attaché à un métier, et souvent à un lieu qu'il ne peut quitter. Elle lui a assigné dans la société une certaine place dont il ne peut sortir. Au milieu du mouvement universel, elle l'a rendu immobile.»

Ainsi donc, poursuit Tocqueville, «dans le même temps que la science industrielle abaisse sans cesse la classe des ouvriers, elle élève celle des maîtres.» Cette nouvelle aristocratie sera plus dure que l'ancienne, «une des plus dures qui aient paru sur terre» : «l'aristocratie territoriale des siècles passés était obligée par la loi, ou se croyait obligée par les mœurs, de venir au secours de ses serviteurs et de soulager leurs misères. Mais l'aristocratie manufacturière de nos jours, après avoir appauvri et abruti les hommes dont elle se sert, les livre en temps de crise à la charité publique pour les nourrir. Ceci résulte naturellement de ce qui précède. Entre l'ouvrier et le maître, les rapports sont fréquents, mais il n'y a pas d'association véritable.»

Ce n'est pas tout. La logique de la démocratie risque de conduire au despotisme de l'opinion, de nous entraîner sur une pente qu'on appelle aujourd'hui totalitaire. «Je ne connais pas de pays où il règne, en général, moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique», note Tocqueville qui se livre à une remarquable réflexion sur la violence cachée des sociétés modernes : «Les princes avaient pour ainsi dire matérialisé la violence; les républiques démocratiques de nos jours l'ont rendue tout aussi intellectuelle que la volonté humaine qu'elle veut contraindre. Sous le gouvernement absolu d'un seul, le despotisme, pour arriver à l'âme, frappait grossièrement le corps; et l'âme, échappant à ces coups, s'élevait glorieusement au-dessus de lui; mais dans les républiques démocratiques, ce n'est point ainsi que procède la tyrannie; elle laisse le corps et va droit à l'âme. Le maître ne dit plus : Vous penserez comme moi, ou vous mourez; il dit : Vous êtes libres de ne point penser ainsi que moi, votre vie,

ETUDE

vos biens, tout vous reste, mais de ce jour vous êtes un étranger parmi nous. Vous garderez vos privilèges à la cité, mais ils vous deviendront inutiles; car si vous briguez le choix de vos concitoyens, ils ne vous l'accorderont point, et si vous ne demandez que leur estime, ils feindront encore de vous la refuser. Vous resterez parmi les hommes, mais vous perdrez vos droits à l'humanité. Quand vous vous approcherez de vos semblables, ils vous fuiront comme un être impur; et ceux qui croient à votre innocence, ceux-là même vous abandonneront, car on les fuirait à leur tour. Allez en paix, je vous laisse la vie, mais je vous laisse pire que la mort.»

On pourrait multiplier les textes qui décrivent ainsi, prophétiquement, le terrible travail de ce que Tocqueville nomme l'égalité. La liberté des hommes risque d'y être sacrifiée, et jusqu'à la cohésion de la société. La logique égalitaire défait le lien social, conduit les hommes à vivre dans la solitude, elle tend en somme à recréer un état de nature. L'égalité menace donc la liberté et la fraternité. C'est un paradoxe qu'il faut vivre - puisque rien ne sert de le récuser - et qu'il s'agit de dépasser. Tel est le pari de la modernité.

QU'EST-CE QUE LA MODERNITÉ ?

«J'avoue que dans l'Amérique j'ai voulu plus que l'Amérique; j'y ai cherché une image de la démocratie elle-même, de ses penchants, de son caractère, de ses préjugés, de ses passions; j'ai voulu la connaître, ne fût-ce que pour savoir du moins ce que nous devions espérer ou craindre d'elle», écrit Tocqueville dans son introduction. Par-delà ses observations pertinentes, la réflexion de Tocqueville porte en effet sur la nature de la démocratie (2), sur le projet même de la modernité.

Ce projet, Tocqueville le résume en quelques lignes essentielles : «Il y a des pays où un pouvoir, en quelque sorte extérieur au corps social, agit sur lui et le force de marcher dans une certaine voie. Il y en a d'autres où la force est divisée, étant tout à la fois placée dans la société et hors d'elle. Rien de semblable ne se voit aux Etats-Unis; la société y agit par elle-même et sur elle-même. Il n'existe de puissance que dans son sein; on ne rencontre même presque personne qui ose concevoir et surtout exprimer l'idée d'en

(2) Cf. l'excellent ouvrage de Pierre Manent : «Tocqueville et la nature de la démocratie» (Commentaire/Julliard).

chercher ailleurs. Le peuple participe à la composition des lois par le choix des législateurs, à leur application par l'élection des agents du pouvoir exécutif; on peut dire qu'il gouverne lui-même, tant la part laissée à l'administration est faible et restreinte, tant celle-ci se ressent de son origine populaire et obéit à la puissance dont elle émane. Le peuple règne sur le monde politique américain comme Dieu sur l'univers. Il est la cause et la fin de toutes choses; tout en sort et s'y absorbe.»

Telle est bien l'idée-force de la démocratie, qui fonde la doctrine de la souveraineté du peuple : détruire tout pouvoir extérieur à la société, réintégrer le pouvoir dans le corps social, donc tenter de fonder une totale auto-organisation de cette société. Ce que décrit Tocqueville, c'est ce que Jean-Jacques Rousseau a établi théoriquement dans le «Contrat social» : c'est par un pacte conclu entre les hommes vivants dans l'état de nature que la société est auto-instituée. Il y a dans cette entreprise un paradoxe logique, très clairement mis en évidence par l'analyse contemporaine (3) : comment le contrat social est-il possible, puisqu'il est passé entre chaque individu et une société qui est elle-même fondée par le contrat ? Comme Rousseau, Tocqueville cherchera à résoudre ce paradoxe d'une auto-organisation absolue. Mais à la différence du citoyen de Genève, il montrera que la sortie de l'état de nature n'est pas définitive : la logique égalitaire menace d'y replonger les hommes parce qu'elle tend à défaire le lien social. La tâche politique sera donc de veiller à ce qu'il n'y ait pas de dissolution, de faire jouer, comme on l'a vu, la dialectique de l'égalité et de la liberté. Il faut sans cesse créer et recréer des associations d'hommes libres pour que la société démocratique ne devienne pas une addition de solitudes : «pour combattre les maux que l'égalité peut produire, il n'y a qu'un remède efficace, c'est la liberté politique.»

(3) Cf les analyses de Jean-Pierre Dupuy sur Adam Smith, de Paul Dumouchel sur Hobbes, de Lucien Scubla sur Rousseau dans le Cahier 1 du CREA : «Modèles formels de la philosophie sociale et politique» (oct. 1982)

LA DÉMOCRATIE SAUVÉE ?

La démocratie est-elle sauvée ? Pas encore. Le contre-poids de la liberté politique risque d'être trop faible. N'oublions pas que la marche vers l'égalité est un mouvement irrésistible que Tocqueville

ETUDE

observe avec une terreur religieuse... Allons plus loin : la liberté politique, telle qu'elle s'exprime dans la souveraineté populaire, aboutit à un paradoxe (bien vu par J.-J. Rousseau) dès lors que cette souveraineté tente de s'exprimer sur le plan législatif. D'une part, la volonté générale doit être libre de faire et de défaire la loi; d'autre part une société a besoin de lois fondamentales, donc non-modifiables et quasi-sacrées. Comment sortir de cette contradiction ? Il n'est d'autre solution que de «trahir» le projet démocratique qui, comme nous l'avons vu, avait tenté d'inventer un pouvoir totalement immergé dans la société, un pouvoir sans transcendance. C'est ce que fera Rousseau, en posant un législateur extérieur, qui n'est autre que lui-même, mais qui peut être un dictateur.

Tocqueville est confronté à la même question. Pour la résoudre, il devra lui aussi admettre, pour sauver la démocratie, pour garantir la liberté, une instance extérieure au corps social, insister sur la nécessité d'une transcendance. Dans la réflexion tocquevillienne, la religion joue donc un rôle essentiel. Dès l'introduction de «La Démocratie en Amérique», l'auteur note que c'est le puritanisme qui a fondé la république et la démocratie, donnant à la société l'essentiel de ses lois : «en Amérique c'est la religion qui mène aux lumières; c'est l'observance des lois divines qui conduit l'homme à la liberté.» Peu importe que cette religion soit vraie. Elle est utile parce qu'elle règle la société, parce qu'elle «empêche (l'homme) de tout concevoir et de tout oser».

«La religion des Américains est le soupir du citoyen démocratique opprimé par l'excès de sa liberté» dit Pierre Manent (4), qui montre cependant la difficulté théorique d'une telle solution : «La religion est le lieu stratégique par excellence de la doctrine tocquevillienne. En elle, il voit la possibilité pratique de modérer efficacement les passions démocratiques, et la possibilité théorique d'avoir accès, dans le cadre de la société démocratique, à un dehors, à un autre de la démocratie, à la pure nature - celle de l'homme naturellement religieux -, dégagée de toute convention, et de la convention de l'égalité elle-même. Or il n'établit cette possibilité pratique qu'en abolissant cette possibilité théorique. En analysant sa doctrine, nous avons constaté que son pivot - la

(4) *Op. cit.* p. 135.

TOCQUEVILLE ET LA DÉMOCRATIE

distinction radicale, fondée en nature, du religieux et du politique - était ou bien, au mieux, le mythe protecteur et provisoire de la convention démocratique, ou bien, au pire, la réalité d'une société dans laquelle la religion ne se séparerait de l'ordre politique que pour affaiblir ce dernier, et se discréditer elle-même. Ce que Tocqueville appelle «l'état naturel des hommes en matière de religion», c'est un état dans lequel la religion reconnaît en fait sa dépendance entière par rapport à l'ordre démocratique, cependant que son état non-naturel est un état dans lequel elle recule encore devant cette reconnaissance alors que déjà son principal support tient à l'idée que l'on se fait de son utilité sociale.»

La réflexion de Tocqueville établit clairement l'illusion d'une société sans transcendance. Mais l'extériorité qu'il propose est elle-même illusoire. Pour garantir la justice et la liberté, c'est autrement qu'il faut penser la question du pouvoir.

Club Nouvelle Citoyenneté
de Paris

POLEMIQUE



écoeurement

Ce n'est pas la qualité du livre de Guy Sorman (1) qui retient l'attention, mais son indéniable succès. Le conservatisme devient à la mode : une «révolution» qui n'a rien de rassurant.

La méthode est ancienne : quand on veut savoir le temps qu'il fera en France, on va aux Etats-Unis observer la direction du vent. Après tant d'autres, Guy Sorman a fait le voyage et revient nous

LA RÉVOLUTION CONSERVATRICE AMÉRICAINE

apporter la bonne nouvelle : une «révolution de l'éthique sociale» est en train de s'accomplir aux Etats-Unis, qui bouleverse les méthodes, les structures et l'idéologie dominante. Depuis le «new deal» jusqu'à l'élection de Reagan, cette idéologie était libérale (2) : l'intervention de l'Etat, l'égalité raciale, la libération des mœurs, la redistribution du revenu par la fiscalité et la sécurité sociale fondaient la politique et modelaient la société. Pire encore, la contestation des années soixante avaient mis au premier plan le pacifisme, le féminisme, la révolution sexuelle, l'écologie...

Tout cela est fini. Jane Fonda fait de la gymnastique, Bob Dylan est devenu chrétien et, à Berkeley, les étudiants travaillent sérieusement. Ils sont même «devenus sceptiques, voire cyniques» nous confie Sorman sans aucun émoi. Le mouvement féministe est en crise : le dernier livre de Betty Friedan est un échec et une femme efficace - Phyllis Scheaffly - a remporté la victoire contre l'amendement sur l'égalité des droits. Victoire des valeurs morales et familiales menées par une épouse-et-mère-modèle qui mène le bon combat contre l'herpès, défend l'inégalité des salaires masculins et féminins et célèbre la femme au foyer. Phyllis, quant à elle, est toujours entre deux avions...

Ce retour aux Vraies Valeurs américaines s'accompagne d'un immense réveil religieux. L'augmentation du nombre des croyants en témoigne, de même que la fortune des chefs de sectes intégristes. Ceux-ci sont devenus des managers experts en communication et en manipulation. Jim Bakker mène une «vie fastueuse» dans «une sorte de Club Méditerranée religieux; le jour où sa voiture a été accidentée, Dieu lui a commandé de lancer un appel à la radio... qui lui a valu de nombreux chèques. Jerry Falwell, quant à lui, fait répéter aux foules des versets évangéliques «jusqu'aux limites de l'hallucination collective». Tel est le «réveil religieux de l'Amérique profonde» que Sorman nous presse d'admirer.

(1) Guy Sorman
«La Révolution conservatrice américaine»
(Fayard)

(2) Le «Libéral» américain
correspond au réformiste
de gauche français.

Et n'allez pas imaginer que les intellectuels américains sourient de ce conservatisme populaire. Eux aussi «passent à droite» comme nous le rapporte un Sorman émerveillé d'avoir rencontré Norman Podhoretz, directeur de «Commentary», Georges Gilder, auteur de «Richesse et Pauvreté» et Michael Novack, théoricien

POLEMIQUE

de la morale capitaliste. Il paraît que «la résolution des problèmes - *problem solving* - quitte à en évacuer la complexité, est la clé du raisonnement de ce côté-ci de l'Atlantique» et que «le mode de production capitaliste (...) désormais, s'applique aux idées comme aux objets». La preuve que ça marche, c'est l'afflux d'argent. Il va désormais aux conservateurs qui sont dans la logique du nouveau capitalisme comme des poissons dans l'eau : la gauche correspondait à l'ère des masses; la droite procède de «la grande renaissance de l'individualisme» née des transformations économiques et techniques. Analyse aussi fine que du Marx regurgité par un quelconque Georges Marchais à partir d'une édition abrégée... Certes, Sorman concède que ce nouvel individualisme «génère» une nouvelle angoisse, tout en nous livrant immédiatement la «réponse conservatrice» qui n'est autre que «la morale, la religion, la famille et le goût du risque». Il faut en effet accorder au peuple quelques réconforts car la «révolution conservatrice» est plutôt rude. Dès que l'on aborde le domaine économique et social, l'exaltant modèle américain devient impitoyable. La peine de mort a été rétablie dans 38 Etats, et «l'idéologie anti-pénitentiaire» a été abandonnée : «dans les cellules, des jeunes gens en sarrau vert, chaînes aux chevilles, témoignent de la nouvelle rigueur carcérale». Sorman, qui n'a pas les yeux dans sa poche, remarque le grand nombre de Noirs emprisonnés. Pourquoi ? A cause de l'Etat-Providence, par di ! Les Noirs sont socialement sur-protégés; il faut donc diminuer l'aide sociale pour qu'ils entrent à leur tour dans la logique de la production capitaliste. Et ça marche ! L'aide sociale a effectivement été diminuée par Reagan et les Noirs ne se sont pas révoltés. «A ce grand silence, plusieurs explications : les grands dirigeants du passé sont morts, assassinés ou réfugiés dans la politique, les affaires, la religion; les jeunes préfèrent la drogue et la délinquance à la révolution; les nouveaux leaders noirs ne peuvent se faire entendre, les médias ne s'intéressant plus à eux; d'après Larry Johnson, un bon nègre est un nègre silencieux. Un peuple ne se révolte que s'il a une chance d'être entendu; avec Reagan ce ne serait pas le cas». Quant à la pauvreté des Noirs, elle est «logique» parce qu'ils sont «trop jeunes, trop souvent divorcés, un peu trop localisés au Sud et parce qu'ils ne pratiquent pas la bonne religion», selon l'analyse du catholique Michael Novack. Quand on vous disait que le conservatisme était passé maître dans l'art du «*problem solving*»...

LA RÉVOLUTION CONSERVATRICE AMÉRICAINE

Les Blancs aussi doivent se plier à la logique du capitalisme. Sorman note avec plaisir «l'effondrement» du syndicalisme américain : «le suicide collectif des industries périmées et de la bureaucratie ouvrière est une bonne manifestation du darwinisme économique et social, qui débarrassera le pays du complexe libéralo-syndical». Tandis que les bons chrétiens protestent contre l'enseignement du darwinisme à l'école, on le célèbre dans la société... Telle est la morale capitaliste qui professe la révolte fiscale, la privatisation, la «dérégulation» sociale, la création d'un sous-salaire minimum pour les jeunes, au profit de la liberté et du risque. Par exemple, «le point de départ de l'action de Nader consistait à éliminer les risques que certains produits faisaient courir aux consommateurs. Pour les conservateurs, sans risques, il n'y a ni motivation, ni croissance, ni richesse». C'est ainsi qu'on a abrogé la mesure qui obligeait tout vendeur de voitures d'occasion à informer l'acheteur des défauts du véhicule. Vive le risque ! Et vive le syndicat des garagistes qui a remporté une bien belle victoire ! C'est ainsi que 45% des crédits de chômage ont été supprimés par Reagan et qu'on a réduit l'aide aux pauvres, les bons d'alimentation gratuite, l'assistance aux enfants sous-alimentés, la médecine pour les indigents... Sorman, qui n'insiste guère sur les conséquences du darwinisme économique et social, nous dit que la charité privée se développe. Elle pourra certainement s'occuper des dix millions de chômeurs, des deux millions de clochards, souvent jeunes, qui tentent de survivre dans le paradis américain.

Qu'importe, puisque ces «rudes conversions» du système annoncent une «prospérité sans précédent». La révolution économique est déjà commencée dans le Sud des Etats-Unis, là où les entreprises «échappent à peu près totalement à la syndicalisation, là où l'informatique modèle un nouveau type de société. D'où cette formidable conclusion : «l'idéologie néo-conservatrice est, me semble-t-il, à l'heure actuelle, le seul modèle alternatif occidental à allier morale et microprocesseur».

Le tour est joué, et le public peut applaudir. Désormais, il dispose, face au socialisme, d'une doctrine qui concilie agréablement la richesse et la bonne conscience, la modernité et les «vraies valeurs». Pourtant, un décorticage rapide du livre fait apparaître,

POLEMIQUE

sous le bel emballage, un étonnant mélange de naïveté, de cynisme et de roublardise.

NAIVETÉ que de prendre les manipulations psychologiques et les astuces financières des sectes comme signes d'un authentique retour à la religion.

CYNISME que de présenter la logique capitaliste comme une morale, et la protection sociale comme une malédiction.

ROUBLARDISE que d'essayer de faire croire à la nouveauté de l'idéologie conservatrice alors qu'elle se borne à reprendre les thèses les plus éculées du libéralisme économique du siècle dernier.

«La Révolution conservatrice américaine» serait un livre comique s'il n'enseignait la nécessité d'écraser les pauvres - par la réduction à une sorte d'état de nature, par la prison, par les religions de pacotille - afin que les riches deviennent toujours plus riches. Au bout de ces deux cents quarante pages, l'écœurement.

Bertrand RENOUVIN

l'après féminisme

Nous vivons le temps des **après**, des **hiers** qui chantaient et se sont tus. L'après-socialisme, analysé par Alain Touraine. Sur les décombres des grandes espérances passées et dépassées, nous subissons la mode des **apprêts**, la persistance des vieux mondes fardés de neuf : droite, romantisme, libéralisme et tant d'autres, qui se prétendent «nouveaux» faute de mieux.

FÉMININ SINGULIER, FÉMININ PLURIEL

Alors, un néo-féminisme ? Nullement. Une génération de femmes s'interroge sur les années écoulées, les rêves écroulés. Leurs réflexions ne se fondent pas en un bloc idéologique, ni en un programme commun des femmes version 1983. Un contre-féminisme, en quelque sorte ? Non plus. Ces jeunes femmes partagent en commun d'avoir vécu Mai et ses suites, le mouvement militant et la révolution sexuelle. Elles n'ont aucunement fui ou trahi leur culture de gauche, du «Nouvel Observateur» à «Libération», et si les fondements du féminisme ne sont pas ménagés au travers de leurs surprenantes méditations, elles demeurent fidèles à ses apports bénéfiques. Prévenons le procès que certains ne manqueront pas d'intenter : il n'est pas réactionnaire d'être simplement honnête, comme l'affirme en dernière page de son bel et fort ouvrage Françoise-Edmonde Morin. Un après-féminisme donc, qui se vit au singulier, l'écriture restant l'outil privilégié par lequel s'exprime la musique intérieure, souvent avec excellence. Pluriel aussi, puisque les talents sont en nombre, qui nous invitent à un regard lucide, tendre, féroce parfois, sur la dernière décennie et ses avatars, leur décennie et leurs avatars.

SOLDATS PERDUS DU FÉMINISME

Y a-t-il encore une féministe dans la salle ? La question a perdu de son incongruité, au début des années 80. Manifestement, le fé-

ETUDE

minisme n'est plus ce qu'il était, et l'heure du bilan a sonné : réussite ou impasse ? Que les femmes aient pu imposer une légitime interrogation sur leurs conditions d'existence marque en soi une victoire sur des préjugés séculaires : désormais, rien ne sera plus comme avant, et c'est tant mieux. Mais gagner une bataille, même d'importance, ne signifie pas remporter la guerre. Le droit de la femme au travail est reconnu, par bonheur. Cette révolution des esprits a-t-elle touché le processus de production, humaniser, pour ne pas dire féminiser, les impératifs de la société industrielle ? Bref, la parole a-t-elle su se prolonger dans l'outil ?

«En s'intégrant de plus en plus massivement au monde du travail, les femmes n'ont pas conquis pour autant l'égalité économique. Elles ne font que récolter les miettes, et seulement les miettes, du développement économique : sous-payées, sous-qualifiées, moins formées que les hommes, employées à des travaux «subalternes», elles sont plus au chômage et leur chômage dure plus longtemps. Tout cela est trop connu pour qu'on y insiste, mais il faut le répéter : au sein de notre économie, les femmes constituent le gros bataillon des travailleurs surexploités.» (1)

C'est qu'il y a un fossé entre la naissance et la maturité du féminisme : apparu dans une économie prospère où le plein emploi paraissait notre horizon indépassable, il a dû se frayer un difficile chemin théorique au travers de la crise et de ses violences bien réelles. Le fameux débat sur le «choix», qui fut à bien des égards l'origine fondatrice du Mouvement, l'enfant «désiré» ou non, en est par là même oblitéré, devenu caduc. Il nous faut traverser l'Atlantique pour apprécier à sa mesure la crise que traverse le féminisme. Là où tout commença il y a une vingtaine d'années, nous assistons au dépassement d'un engagement. Les pionniers du féminisme, telle Betty Friedan (2), espèrent et encouragent un «second souffle».

«Ce qui aujourd'hui m'inquiète, ce sont les choix que les femmes ont prétendument gagnés, et qui n'en sont pas. Comment une femme pourrait-elle librement «choisir» d'avoir un enfant quand son salaire est nécessaire pour payer le loyer ou les hypothèques, quand son emploi du temps n'est pas organisé pour

(1) «*La sagesse et le désordre*», France 1980. Sous la direction d'Henri Mendras (NRF-Gallimard - 1980)

(2) «*La femme mystifiée*», Betty Friedan (Denoël-Gauthier, 1964)

prendre en charge son enfant, quand il n'existe aucune politique en matière de congé parental à l'échelon national, et quand elle n'a pas l'assurance de retrouver son emploi si elle le quitte pour avoir un enfant ? » (3)

(3) « Femmes le second souffle », Betty Friedan (Hachette - 1982)

JE VEUX RENTRER A LA MAISON

C'est que Betty Friedan n'est guère tendre avec ses anciennes camarades de combat : pour avoir voulu détruire la mystique de la féminité, attitude appréciable, elles n'en ont pas moins créé une mystique féministe, aussi mutilante, autant réductrice que la précédente. Un retour au réel s'opère aujourd'hui, de par les méfaits de la crise internationale. Foin du mimétisme forcené qui poussa la femme à rivaliser avec l'homme, pour le meilleur comme pour le pire ! Le féminisme en tant qu'idéologie arrangée pour la cause a rendu l'âme, s'il en avait véritablement une. La famille n'est plus ainsi considérée comme l'ancre de la désolation, le purgatoire du « deuxième sexe ». Cette communauté favorise un lieu d'humanité, un espace d'auto-organisation des personnes contre le despotisme et la bureaucratie. Familles, je ne vous hais plus ! Betty Friedan pousse au comble sa réflexion : le rêve d'égalité entre hommes et femmes ne serait-il pas aujourd'hui un « luxe inutile », devant les périls qui nous menacent ? Est-ce préconiser une « alliance des sexes », comme les politiques parlent de « collaboration de classes » ? Un révisionnisme en quelque sorte, qui révèle la faillite de l'orthodoxie ?

En France, et dans un autre registre, Anne Martin-Fugier entreprend l'historique de la « femme au foyer », concept créé au siècle dernier par la bourgeoisie, et dont les féministes firent l'hydre à abattre.

« Le modèle idéologique de la femme au foyer n'a pas été façonné pour rabaisser les femmes, au contraire. Elles étaient écartées de la vie politique, elles n'étaient point citoyennes puisqu'elles ne votaient pas. Il fallait donc leur donner un rôle, une utilité, une identité. On leur a confié la gestion de l'intérieur, de la vie privée (...) Cette figure de la femme, épouse, mère, est en même temps censée la protéger contre le mépris ancestral qui s'attache à la chair fémi-

ETUDE

nine. La protéger contre le machisme de l'individu masculin. Ce modèle, s'il la prive des joies de la profession, lui en épargne les fatigues. Et il n'est pas aussi monolithique qu'on pourrait l'imaginer.» (4)

Les féministes peuvent-elles au moins se satisfaire d'avoir permis l'éclatement relatif de ce modèle ? Pas même. L'émergence du «couple égalitaire» provient plus de la disparition d'une «gestion familiale de l'économie» au profit d'une «économie de consommation» que des revendications du mouvement féministe. Nous retrouverons plus loin, sous la plume de Françoise-Edmonde Morin, cette prééminence des bouleversements socio-économiques contre une interprétation trop idéaliste, au sens marxiste, de l'irruption des femmes dans l'histoire récente.

(4) «*La Bourgeoise*»
Anne Martin-Fugier
(Figures-Grasset
- 1983) et aussi :
«*Secrets d'alcôve*»
Laure Adler
(Hachette - 1983)

LES FRUSTRÉES DU «NOUVEL OBS»

Après la démarche théorique et l'analyse historique, voici le genre romanesque enfin qui se penche sur le devenir des féministes. Sur le sujet, Mariella Righini ne s'en laisse pas conter : cette jeune journaliste du «Nouvel Obs» en connaît un «max» sur les milieux «intellos de gôche» parisiens, leur «trip» favori. Une «branchée», quoi, très «mode» ! Telle est la langue en vigueur et de rigueur chez Jean Daniel. A moins de vouloir passer pour un «has been» en négligeant son «look». Lorenza, Peggy et Barbara, les héroïnes de Mariella Righini, n'ont que ces mots en bouche lorsqu'elles se confessent à Véronique, qui a su garder intacte sa foi féministe. Par téléphone comme il se doit, l'échange épistolaire n'appartenant plus à notre ère de la communication audiovisuelle. Romancière, modéliste ou réalisatrice de télévision, ces jeunes femmes dans le vent, archétype de l'intellectuelle-féministe-de-gauche des années 70, reviennent de leur périple déçues, désabusées et amères, pire, désemparées. Lorenza l'avoue humblement, sans détours :

«Comment expliques-tu, ma Véro, que toutes séduisantes, intelligentes, marrantes, battantes, baisantes que nous soyons, nous qui avons tout pour plaire, belles-gueules, beaux-culs, comme dirait ton copain, belle vie aussi, nous qui avons tout entrepris et tout

réussi, nous nous retrouvions en définitive si seules. Des femmes-cadeau, des femmes-privilege, des femmes-coup de chance nous sommes, pour ceux qui nous rencontrent. Ce n'est pas tous les jours qu'on en croise des comme nous. Et notre vie affective est un désert, un désastre.» (5)

(5) «*La passion, Ginette*», Mariella Righini (Grasset - 1983)

Déroute parmi les femmes, «débandade» chez les hommes... Il y a décidément quelque chose de pourri au royaume d'Eros.

DEBANDADE

Les hommes ont-ils boudé la révolution féministe ? Que non, et voilà bien le drame présent. A vouloir trop imposer les normes du «nouvel homme», les féministes repenties en recueillent aujourd'hui les fruits amers. Dans un premier temps, apeuré par la vague féministe, l'homme battit retraite. Mais il fallut bien rentrer à la maison et accepter la loi des «nouvelles femmes». L'homme s'inclina, chassant de son for intérieur les dernières survivances de machisme. Deux figures ont popularisé ce «nouvel homme» : le cinéaste-comédien Woody Allen et le chanteur français Alain Souchon. Signes particuliers : pas très beau, plutôt malingre, anti-Don Juan par définition. Qualités à l'aune 1973 : tendre, fragile, voué corps et âme à leur promesse, dans les bras de laquelle il recherche protection et sérénité. Défauts, à l'aune 1983 : obnubilé par les techniques amoureuses, soucieux qu'il demeure de conjurer ce «nouveau désordre amoureux», avide de connaître «tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans avoir jamais osé le demander», face aux exigences redoutables de la femme «libérée». Sophie Chauveau a décidé qu'il n'en serait plus ainsi. La tristesse du «nouvel homme», l'œdipe de Souchon et la névrose de Woody Allen n'intéressent plus les femmes, qui veulent réapprendre à plaire et à être désirées.

«Désertez les zones érogènes et votre laborieux travail pour les faire chanter. Oubliez-les. C'est sûrement aussi à cause d'elles que vous avez déserté mon lit de plumes. Et alors, je vous le promets, vous n'y perdrez rien, au contraire, vous risquez même de recouvrer votre ardeur. Venez folâtrer avec moi sur les rivages inexplorés

ETUDE

où, sans plus de balise, sans plus de certitude, sans sécurité non plus, m'enlacer redeviendra le but unique de toute votre vie. Et re-naîtra la peur du noir, la peur du loup. Donnez-moi la main.» (6)

LE RETOUR DU MACHO

La femme de l'après-féminisme garde l'initiative. Mais c'est pour regretter que l'homme soit si peu macho ! Les personnages de Mariella Righini ne s'y trompent pas; leurs conversations téléphoniques n'ont qu'un seul et unique objet : l'homme, les hommes, leur homme. Lorenza s'interroge, n'osant le croire, tellement le féminisme a pu la conditionner :

«Je n'arrive pas à saisir clairement ce qui (...) me renverse chez lui. Ce n'est tout de même pas, me dis-je, sa tête encaissée et altière à la fois. Ni sa voix ferme, décidée, intense dans les graves. Ni ses yeux féroces, cyniques ou simplement lucides, étincelants d'ironique tendresse. Ni sa démarche seigneuriale, ni ses gestes grands...»

Et Barbara, qui fut aussi à son heure une ultra du féminisme, se permet des épanchements de roman-photos, un éloge du machisme comme personne n'en attendait plus :

«Ses épaules. Carrées et rondes à la fois. Vastes, puissantes, confortables, rassurantes. Des épaules qui contrastent avec la gracilité de ses hanches et de ses cuisses. Cette force du haut modulée par la fragilité du bas. Je fais une fixation sur les épaules. Si imposantes et si douces. Et, au centre de cette carrure massive, sur un point, mon endroit favori (...) Je m'y enfonce, tête la première, je respire un grand coup et je me noie dans un océan de bien-être. Plus rien ne compte. Que ça !»

Kate Millet, réveille-toi, elles sont devenues folles ! Ce monde ne respecte rien. Les anciennes sont moquées, leurs idées bafouées. Et ne voilà-t-il pas que l'on se remet à parler d'amour ?

PARLEZ-MOI D'AMOUR...

Les féministes avaient déclaré la guerre totale au genre masculin, qui se substituait à la classe bourgeoise dans une interprétation

(6) «Débandade»
Sophie Chauveau
(J.-J. Pauvert, Alésia,
1982)

aussi peu banale qu'hasardeuse, on ne saurait dire moins, du marxisme. Femmes opprimées de tous les pays... Les plus radicales affirmaient alors que «les femmes préfèrent les femmes». Il n'est pas fortuit que l'expansion de l'homosexualité masculine dans les grandes villes américaines, aujourd'hui véritable phénomène social, croise l'extension du mouvement des femmes : la peur de l'autre, visage de l'enfer, n'a pas qu'heurté les races ou les classes. Mais les signes d'apaisement se manifestent. Si la crise favorise l'éclatement, la dislocation, elle incite également, par la menace de mort qu'elle représente, au renouement des amitiés. Sophie Chauveau résume à sa manière le tournant de l'actuelle décennie :

«Au bout d'un certain temps, vers la fin des années 70, il fallut bien se rendre à l'évidence : nous n'étions pas toutes devenues vieilles et moches. Ils n'étaient pas tous passés du côté de chez Proust... Mais on ne se rencontrait plus. Le malaise latent qui persistait se fit jour. Des envies de danses nous reprenaient, les jupes raccourcirent. De grandes déclarations de principes s'étaient au fronton de nos cités : «Les années 80 seront voluptueuses ou ne seront pas.»

L'amour figure, dans une société hyper-programmée, un monde ultra-protégé au regard des siècles passés, l'unique aventure rendue encore possible, le seul risque à tenter, le dernier espace ludique. La redécouverte de l'amour-passion, après tant d'années passées sur le mode de l'«amour-copain», entraîne la réhabilitation des rites moqués, des médiations abolies. Car la transparence ne fut pas au rendez-vous de la transgression; nous vîmes au contraire se multiplier les sexologues, conseillers conjugaux et autres «psy» en tout genre, venant faire écran entre les «partenaires» pour «re-construire» leurs «relations». Sophie Chauveau nous invite à s'abandonner aux délicieuses vieilleries que sont la cour, le mouchoir tombé à terre, la sérénade au clair de lune, la Carte du Tendre ou encore Pays du Tendre, comme le nommait joliment Madame de Scudéry et ses Précieuses, les féministes du Grand Siècle.

Véronique, la féministe toujours fidèle de Mariella Righini n'emporte pas la conviction de son ex-sœur d'armes :

«— Véronique : Fiancé ! Un mot qui me révulse !

— Peggy : Moi, il me plaît. Avec plein de guillemets autour, cela

ETUDE

va de soi. Je lui trouve un air à la fois désuet et prometteur. Nostalgique et fantaisiste. Il y a du passé et de l'avenir là-dedans. Même si les fiançailles ne datent que de la veille au soir et ne survivent que jusqu'au lendemain matin.

– Véronique : Je préfère copain, moi.

– Peggy : Berk ! Je hais ce terme générique qui banalise tous les hommes qui t'ont approchée, de près ou de loin. En voyage ou au bureau. A table ou au lit. Le coup comme la liaison, l'aventure comme la passion. L'amour-copain, j'ai horreur de ça.»

Défense de la promesse annonçant le mariage par Peggy, illustration du ravissement, au deux sens du mot, par Lorenza, enlevée de sa tour par un moderne chevalier :

«J'aime les hommes-loups. Ceux qui me raptent, qui m'engloutissent de manière exquise. Ceux qui me sortent de mes limites, qui m'arrachent de moi, me transportent, m'émerveillent.»

«Véro» n'y peut mais : la passion, voilà l'ennemi, a-t-elle beau répéter, ses «ginettes» succombent devant des personnages par ailleurs médiocres et brutaux, au travers de liaisons à l'eau-de-rose. Lorenza n'est pas en reste :

«Je vis avec Laszlo un amour exclusif, tyrannique, intransigeant, intolérant. Pas de défection, pas de compromission, pas de demi-mesures, pas de demi-vérités. On se consume dans une passion totale, monolithique qui engage tout de l'un et exige tout de l'autre. La moindre fêlure la ferait éclater. Je suis tout pour lui. Son dieu, son empire, sa vie, lui-même.»

Comme semblent lointaines les turbulences métaphysiques de Woody Allen avec les femmes, où l'on s'aimait à vrai dire si peu ! Et savez-vous ce qui arrivera à «Véro» en fin de roman ? Elle rencontrera à son tour le prince charmant, comme si Righini se plaisait à porter le coup de grâce au féminisme, désormais sans recours. Il n'y a plus d'abonné au numéro que vous avez demandé.

REVOLUTION SEXUELLE : PIEGE A CONS

Nul ne l'ignore désormais, personne n'ose le contester : la révolution sexuelle a échoué, plus grave, s'est fourvoyée en des formu-

lations qu'elle aurait naguère abhorrées. Sa charge subversive des commencements, qui escomptait mettre bas la société entière, s'est vite vue canalisée, récupérée par cette même société, dont le système économique sut largement tirer profit du nouveau capital : le sexe, source d'exploitation. Et il advint l'inéluctable : l'inflation sexuelle cassa net la production du désir. La mort du désir conduisit fatalement au désir de mort. Plus que jamais, la misère sexuelle caractérise l'époque, mais les affaires marchent encore bien, merci. La revue «Harmonie du couple», écoulee à un million d'exemplaires dès son apparition sur le marché, enferme le sexe dans une gestion glacée, tel le papier de ses pages, en ordre technicien qui accomplit et achève la révolution sexuelle entreprise il y a dix ans. N'a-t-elle pas failli pour avoir trop bien réussi ?

Sophie Chauveau confirme :

«La révolution sexuelle a échoué (...) Vous avez banalisé le sexe, et fait fuir les derniers libertins. En descendant dans les rues, le sexe s'est amputé de l'amour, des mystères et des peurs qu'il charriait dans son manteau de satin. A occuper les colonnes des journaux, le sexe triomphant s'est trouvé ravalé à la rubrique «loisirs». Et pas même dans les pages culturelles où, au milieu de livres épars, on aurait pu lire en filigrane toutes les promesses qui n'osaient plus s'échapper de vos lèvres. Non, vous l'avez condamné à n'être plus qu'un loisir parmi d'autres. Pêche, chasse, sexe et voyage...»

L'auteur de «Débandade» se proclame «libertine». France Huser de même, sans toutefois user du titre : sa «Maison du désir» (7) fut manifestement le succès littéraire de l'été. Elle est la pièce-maîtresse d'une réhabilitation du désir dans sa plénitude, le public ne s'y est pas trompé, lassé qu'il est par l'impératif sexuel. L'orgasme obligatoire, la félicité par le point G, n'ont plus l'assentiment de l'opinion. Qu'un magazine y consacre son dossier des vacances et parle de «pause» là où l'on se plaisait il y a peu à cataloguer les «poses» donne à réfléchir.⁽⁸⁾ «On ne baise plus, on s'aime» affirme un couple croqué par Reiser dans son dernier album.⁽⁹⁾ A coup sûr, une époque vient de passer. France Huser, critique d'art au «Nouvel Observateur», préfère à une sexualité triste et désespérée une sensualité joyeuse et spirituelle. Le plaisir ne se laisse plus emprisonner dans le territoire clos des chairs en émoi, mais parvient en-

(7) «La Maison du désir», France Huser (Seuil - 1982)

(8) «Le Point», 8 août 1983 : «Sexe : les éros sont fatigués»

(9) «Phantasme», Reiser (Ed. du Square)

ETUDE

fin à se libérer de la pesanteur des corps : soleil, fruits, fleurs, parures, tissus, eau, senteurs, le désir embrasse la création, le plaisir l'embrase. Jouer à plaire, plaire à se jouer des hommes, maquillage subtil, coiffure étudiée, vêtement apprêté, retrouvent leurs lettres de noblesse, après la malédiction que leur avaient infligée certaines féministes. L'évolution de la mode trahit les changements en cours. Qui se souvient encore que les hussardes du féminisme brûlaient en place publique leurs soutiens-gorges, symbole de la «femme-objet» ? En 1983, les dessous et leurs stratégies mystérieuses reprennent le dessus. Un journal anciennement contestataire leur sacrifie, signe des temps, un numéro (10). Exit la femme «libérée», maintenant la femme «désirée» !

LA ROUGE DIFFERENCE

N'hésitons pas : l'ouvrage de Françoise-Edmonde Morin (11) fera date dans l'histoire du mouvement des femmes, pour peu qu'on y regarde de près. Pour la première fois, une jeune collaboratrice de «Libération», ancienne féministe comme il se doit, entreprend une révision radicale des «dogmes» féministes afin de restaurer la femme dans une singularité que lui refusent aussi bien «réactionnaires» que «progressistes». Devant l'écoulement du sang, les premiers voient la marque ancestrale de la malédiction, une «honte» qu'il convient de dissimuler tandis que les seconds préfèrent se murer dans l'ignorance, la négation des rythmes féminins, cette «rouge différence». La révolution hygiénique a fortement contribué à refouler dans les consciences cette blessure ouverte qui nous parle de vie et de mort, message inaudible dans nos sociétés modernes, trop aseptisées pour laisser échapper de telles notions. Garnitures périodiques, tampons, déodorants, l'ordre marchand mobilise pour effacer autant que faire se peut l'humaine condition. L'obsession contemporaine de la propreté rejoint l'assimilation ancienne des choses du sexe à la «saleté», que nous avons tant moquée et tant dénoncée, tout en reproduisant un interdit similaire frappant les règles. Par elles, la femme se réfugie dans une retraite intime qui lui est particulière, échappe au regard de l'homme, devient irréductible à la simple fonction sexuelle à laquelle les valeurs masculines l'assignaient. Le temps des règles rappelle à l'homme le pouvoir des femmes à donner la vie, à

(10) «Charlie-mensuel», sept. 83.

(11) «La rouge différence ou les rythmes de la femme»

F.-E. Morin
(Seuil - 1982)

porter le monde, pouvoir sacré, mystérieux et redoutable. Il lui faudra «normaliser» cette rouge et radicale différence, qui ébranle son pouvoir, révèle son impuissance fondamentale. Les féministes en ont rajouté sur cette négation absolue. Leur combat contre une «nature» féminine élaborée et imposée par l'homme avait quelque raison. Mais la dissimulation de la fécondité n'a-t-elle pas créé et infligé à son tour un nouveau modèle féminin, colportant préjugés et tabous ? Le bénéficiaire de ceux-ci restant l'homme-mâle, l'homme-patron ... ?

UNE CONTRACEPTION «TOTALITAIRE» ?

«La tranquillité que donne la pilule est une forme de mort. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'une castration qui autorise deux choses : d'abord la programmation sociale massive du corps féminin, sa normalisation, comptabilité gérée par l'individu lui-même pour le compte de la société, et contrôlé par les médecins; ensuite la constante disponibilité mentale et physique au désir masculin : différer le désir en fonction des règles, de l'ovulation, ou du moment de repli que l'on se choisit est la chose la plus difficile pour une femme sous contraception absolue; toute dérobade est soumise à explication; plus de zone d'ombre où désir et non-désir restent en demi-teinte. Qu'il soit prêt ou non, désirant ou non, le corps de la femme devient un objet consommable à tout moment. Il faut une conscience aiguë de ses propres désirs pour qu'une femme puisse les faire émerger et aboutir face à l'étau du désir sans complexes de l'homme.»

Tout est dit, définitivement. «Contraceptifs totalitaires», selon Françoise-Edmonde Morin, parce qu'ils sont l'œuvre de la société, de ses maîtres, afin de gérer, domestiquer le corps de la femme, sans que cette dernière ait droit d'expression. Oppression subtile, infiniment plus efficace et performante que les carcans phallocrates d'antan (12). L'organisation du consumérisme sexuel s'établit sur le détournement des revendications féministes. La «libération», c'est l'enfermement ! Déjà Orwell et «1984», avec en fin de logique Huxley et son «Meilleur des mondes», où le «bébé-éprouvette» délivre enfin la femme de la grossesse, où la procréation devient le pouvoir exclusif de l'Etat, qui tiendra désormais lieu de

(12) «*Mythologie de la femme dans l'Antienne France*», Pierre Darmon (Seuil - 1983)

ETUDE

père tout puissant. Dès maintenant, la contraception de masse échappe à la propriété des femmes, à leurs velléités autogestionnaires. Le législateur, le politique et surtout le médecin, ce prêtre de la modernité, en restent les seuls dépositaires, l'orientant au gré et profit de la société industrielle. La grossesse parasite la rentabilité économique, qui exige une réduction de la main-d'œuvre pour une productivité accrue. Au plus fort du mouvement féministe, pressentant le piège et le péril, certaines de ses représentantes s'opposèrent violemment à l'usage de la pilule. Mais par les temps qui courent, le libertaire devient libéral. Liberté du travail, temps choisi, intérim, tant d'autres propositions «alternatives» devenues aubaine pour le patron et le technocrate. Cela se savait depuis qu'un gouvernement de droite encouragea sans paraître trahir ses intérêts, l'usage de la contraception et de l'avortement, mais n'osait pas s'enoncer clairement. Voilà qui est fait.

«La contraception impose la domination du champ de la sexualité sur les autres temps du corps. Ce qui est présenté comme une sécurité, une libération, est de fait un blindage mental et physique, où se perdent d'autres aspirations. A travers le silence du corps imposé par la contraception aux femmes, se profile déjà l'occultation de la fécondité, ce qui est une façon de défigurer la sexualité. Programmer les enfants, baiser sans projets, se débarrasser des règles : le futur est déjà là et n'est pas prometteur, ce n'est pas l'homme nouveau qu'il annonce mais la disparition de l'humanité en son aspect double, la disparition de ce qui jusque là l'avait précisément empêché de régresser à l'état de chose. Nous en sommes au point où des femmes, nombreuses, se sentent en tout point semblables aux hommes.»

LE CHOIX DU PERE

Comme la pilule et le stérilet, l'avortement dépossède la femme du contrôle de sa vie, de l'enfant à naître, signifiant au contraire d'un progrès social l'«aménagement d'une misère du corps», le glissement vers une société indifférenciée masquant de profondes inégalités sociales. Quand le choix du pire n'est pas le choix du père, résurgence d'une autorité archaïque, sous couvert d'une argumentation «moderniste», les femmes étant priées par un artifice odieux de se soumettre à l'archétype de la «femme libérée»...

«Dire que l'avortement n'est pas un drame pour la femme qui y est contrainte est un mensonge. C'est le choix du pire qui résulte de contraintes conjuguées dont le salariat et le mode de vie qui en découle sont la pierre d'angle. Affirmer que l'avortement est une libération est carrément crapuleux : nulle mutilation n'a jamais libéré quiconque. Les avortements, outre les critères sociaux, se font généralement sous des critères masculins. Combien de femmes qui garderaient bien l'enfant ne le font pas parce que «lui» refuse. L'avortement libre et gratuit n'est que la moindre des choses, ça ne l'empêche nullement d'être la gestion individuelle d'une vie inacceptable.»

Notons à ce point d'analyse que l'après-féminisme n'épouse aucunement les développements d'organisations à dominante réactionnaire comme le groupe français «Laissez les vivre» et qu'il serait malhonnête autant qu'absurde d'entretenir la confusion. De concert avec Maurice Clavel, les femmes de l'après-féminisme ne se sentent ni le devoir, ni même le droit d'imposer leurs vues à l'ensemble de la société. Le «moralisme» n'est pas leur fait, ni leur fort. Il existe des actes de détresse que nous n'avons pas à juger, mais qu'il convient de comprendre. Il s'agira d'engager une réflexion de fond sur la mutation des sociétés, l'être féminin, le sens accordé à la vie, à la mort, approches largement étrangères au mouvement «Laissez les vivre», ainsi qu'aux tenants de la «libération», obnubilés qu'ils sont par la querelle sur la législation, en fin de compte l'écume des choses.

LORSQUE L'ENFANT PARAÎT

Il arrive encore et malgré tout que l'enfant advienne. La liberté de la femme n'en sera pas pour autant sauvée. L'Etat-père, l'Etat-patron ayant échoué dans son contrôle social, n'étant parvenu à imposer la contraception, engagera à l'avortement, se retournera vers la maternité. Marie-José Jaubert a dénoncé avec pertinence le fatras de foutaises écolo-mystiques sur l'accouchement sans douleur et ses ersatz (13), dont se targue cependant la littérature féminine et féministe depuis une décennie :

«La séduction qu'exercent sur certaines femmes ou certains hommes «en attente d'enfant», «les naissances sauvages» ou les nouvelles préparations à l'accouchement, la publicité faite autour des

(13) «*Les Bateleurs du Mal-Joli, le mythe de l'accouchement sans douleur*», Marie-José Jaubert (Balland - 1979)

ETUDE

«salles sauvages» ou des piscines, ne peuvent faire oublier les réalités de l'accouchement en cette fin de XXème siècle : les droits élémentaires des femmes ne sont pas respectés et elles accouchent le plus souvent comme on accouche depuis des millénaires, dans la souffrance, dans la crainte, dans la solitude.» (14)

Françoise-Edmonde Morin prolonge cette solide réflexion sur la nouvelle esthétique. La médecine «progressiste» tend à culpabiliser la mère qui accouche devant ses manifestations de souffrance. Epoque oblige, tout doit demeurer «clean» ! Ni sang, ni sueur, ni larme. La négation du corps de la femme perdure jusque dans l'accouchement. Corps nié, corps dépossédé : la césarienne, dont le nombre va grandissant. L'accouchement ne se déroule plus selon le rythme de la femme et sous son contrôle, selon sa volonté, mais aux ordres du médecin qui décidera du moment, du comment et accueillera l'enfant de la femme inerte. L'avènement de l'enfant devient ainsi une banale opération chirurgicale, dont on oublie trop souvent l'aspect mutilant. La planification de l'acte, sa rentabilité économique, ont supplanté une fois de plus le libre-arbitre de la femme.

(14) «Ces hommes qui nous accouchent», M.-J. Jaubert (Stock 2 - 1982)

LE SECOND SOUFFLE

Qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, le féminisme opère un tournant essentiel au commencement des années 80, tournant qui n'est pas dissociable des interrogations plus générales qu'une nouvelle génération porte sur la société. En cette rentrée 83, les magazines féminins de grande audience s'en font l'écho. Il n'est qu'à feuilleter les grands mensuels du mois d'octobre pour pressentir le changement : dans «Biba», une tribune libre au titre éloquent : «Moi j'aime les machos». «Vital», préoccupé par notre bonne santé, s'attarde sur les formes d'abstinence sexuelle et de chasteté qui gagnent les jeunes féministes américaines («le sexe, moi j'arrête un peu». A souligner l'emploi fréquent du «moi je» pour bien marquer l'intention personnelle contre les normes féministes). «Le Nouveau F.» poursuit le débat dans un dossier consacré à «l'après-pilule», la réticence des femmes à l'égard de la contraception orale, contraception «dure» et la ferveur inédite envers la contraception «douce», basée sur les changements de température et la

L'APRES-FEMINISME

transformation de la muqueuse en période d'ovulation. Seul «Cosmopolitan» réplique au «second souffle» du féminisme en préconisant un «deuxième combat» contre les blocages de tous ordres qui interdisent l'emploi de la pilule.

Un combat qui semble, à l'issue de ce voyage dans l'après féminisme, singulièrement d'arrière-garde.

Emmanuel MOUSSET

LE DOCUMENT POLITIQUE DE LA RENTRÉE

Le Journal du Dimanche

Comte de Paris
**LETTRE
AUX
FRANÇAIS**

144 pages
45 F

FAYARD

réflexion sur l'insécurité

CITÉ : Philippe Boucher, merci d'avoir accepté de répondre à nos questions. Dans vos articles vous avez abordé à plusieurs reprises les problèmes de l'Etat confronté à l'insécurité. Mais l'Etat est-il seul en cause dans la lutte contre l'insécurité ?

Philippe Boucher : L'existence de milices privées, de groupes de quartiers, les problèmes de l'auto-défense, de la légitime-défense montrent bien qu'il n'en est rien. Ces groupes, qui reparaissent régulièrement ont un précédent célèbre aux Etats-Unis : le Ku-Klux-Klan qui illustre bien l'ambiguïté de la notion d'insécurité. Se donnant une justification morale - empêcher certaines formes de violence -, ces organisations adoptent des moyens d'action contraires à cette morale. On observe que ces groupes se développent lorsqu'il y a abandon de l'Etat.

Doit-on alors rejeter toute initiative des citoyens ? Je ne le pense pas. Je songe notamment à l'exemple anglais des groupes de quartiers qui s'occupent des familles dont un membre a été récemment incarcéré, l'avertissant de l'incarcération lorsque l'administration ne la pas fait, aidant l'épouse propulsée chef de famille, etc... Cet exemple montre que la nation (les individus) peut avoir affaire à la sécurité sans pour autant usurper le rôle de l'Etat. Mais l'essentiel est de savoir si l'insécurité se situe avant ou après le passage à l'acte, si elle est la peur ou le dommage. Selon la réponse donnée à cette question, changent les remèdes à apporter, les moyens mis en place et les discours sur l'insécurité.

Mais il ne faut pas oublier que l'intervention prioritaire sinon exclusive de l'Etat constitue un progrès historique, témoignant d'une organisation sociale réelle ainsi que d'une prise en compte de ce que j'appellerai, faute de mieux, l'humanisme. Historiquement, dans la montée du pouvoir royal, la conquête du droit de justice,

Né en 1941, Philippe Boucher, après des études de droit public et un travail de juriste dans une société française, entre en 1970 au journal «Le Monde» où il est alors chargé des questions concernant la justice et les libertés publiques. Philippe Boucher est éditorialiste de ce journal depuis 1978.

ENTRETIEN

c'est-à-dire du droit de punition, est un acquis essentiel de la souveraineté au même titre que l'armée, la monnaie et les relations extérieures. Cette intervention de l'Etat a pour conséquence de régler la vengeance privée. Sans la faire disparaître, elle en harmonise les effets, évite la disproportion des punitions. Ainsi la loi du Talion, victime de l'histoire, présentée comme une abomination, marquait historiquement un progrès. Elle prévoyait en effet l'équivalence en matière de réparation. Pour une oreille coupée, par exemple, on ne pouvait pas tuer, on devait, si j'ose dire, se borner à récupérer l'oreille. Cette loi prévoyait également des réparations pécuniaires. La vengeance privée ne fournit à la victime qu'une faculté de réparation proportionnelle à sa force : le faible, victime d'autrui, court alors le risque de ne pas pouvoir obtenir réparation ou vengeance. Le recours à l'Etat est donc une manière de permettre à chacun, n'ayons pas peur des mots, d'être vengé indépendamment de la force ou de la fortune qui est sienne.

CITÉ : De quels moyens dispose l'Etat pour affronter le sentiment d'insécurité ?

Philippe Boucher : Ses moyens reposent sur une neutralité de principe, modérée - au sens péjoratif du terme - par les inégalités d'application de la loi sur le territoire. Ceci est inévitable, les lois ne sont pas des machines à calculer; grâce à Dieu, elles sont encore mises en œuvre par des hommes.

Cette neutralité se trouve ensuite modérée par la nécessaire définition d'une politique répressive appuyée sur des lois et un appareil. Je crois qu'il convient de ne pas séparer l'appareil répressif de justice de l'appareil répressif de police. On enseigne certes, dans les écoles, et même un peu au-delà des écoles, que les deux institutions sont séparées. La poursuite pénale, partie répressive de la justice, mélange de fait justice et police. Il faut observer, dans ce cas, que la mission de la justice est d'arriver trop tard, lorsque l'infraction a été commise. Son intervention est toutefois censée empêcher, par l'efficacité et la sévérité dont elle fait preuve, que ne se reproduisent trop souvent des événements semblables. C'est le fameux effet dissuasif, préventif, intimidant, etc., sur lequel j'émetts de grandes réserves.

CITÉ : La justice intervient tardivement, mais selon quelles modalités ?

Philippe Boucher : L'une des questions souvent mise en avant par la corporation, commune à tant d'autres organismes, concerne le nombre de ses représentants. Ils ne sont pas nombreux, sans doute, mais pourquoi seraient-ils en plus grand nombre ? On pourrait imaginer une moitié de la nation jugeant l'autre de sorte que personne ne puisse dire qu'il lui a manqué un juge. Je ne pense pas ce soit une bonne solution, même si l'on cite toujours comme exemple le fait qu'en 1914, avec une population effectivement moindre, il y avait mille magistrats de plus qu'aujourd'hui. Il n'est cependant pas possible de comparer la société de 1914 à la nôtre. Leurs codes de valeurs et infractions sont différents.

CITÉ : Cependant le code pénal est presque le même depuis 1914. Son caractère désuet n'est-il pas à remettre en cause ?

Philippe Boucher : Il serait effectivement souhaitable de supprimer du code pénal certaines notions qui n'y ont plus leur place. Le code pénal, ensemble des codes de valeurs qu'une société estime dominants à un moment donné de son histoire, est un peu le miroir de cette société. Le nôtre a près de 180 ans; remanié ici et là, il est devenu absolument illisible. La cohérence s'est perdue, subsiste un ensemble de textes disparates. L'absence de réelle mise à jour fait donc que l'on protège encore avec un grand luxe de précaution des faits qui n'ont plus d'existence réelle, lorsque le code traite de la divagation des furieuses par exemple. A l'inverse il n'y a pas de véritable prise en compte de ce qui est préjudiciable à l'époque contemporaine. Je crois qu'une mesure politique saine et courageuse consisterait à vider le code pénal d'à peu près la moitié de ce qu'il contient. L'obligation qui est faite aux Français de connaître la loi qui, je le précise, ne s'applique qu'à la loi pénale, serait peut-être plus facilement remplie si le code pénal était plus simple. Il faut dépénaliser, décriminaliser, «déjudiciariser» pour inciter les juges à faire usage des textes les plus adaptés.

CITÉ : L'intervention du juge se situe-t-elle au bon niveau ?

ENTRETIEN

Philippe Boucher : Il faut évoquer ici la querelle un peu sordide faite au Garde des sceaux au sujet du laxisme des juges. Je n'ai pas toujours approuvé ce que racontait, faisait ou décidait M. Badinter, mais il n'est pas honnête de dire que les juges sont laxistes. Les prisons sont en effet pleines; il faut remonter à 1946 pour trouver une telle quantité de détenus et plus loin encore pour la proportion de personnes retenues en prison avant d'avoir été jugées.

Que penser de l'effet intimidant de l'intervention du juge. Je crois que le code pénal n'intimide que les honnêtes gens. La délinquance actuelle est malheureusement de plus en plus le fait d'amateurs qui commettent leurs méfaits sans réfléchir. S'imaginer qu'ils feuillètent le code Dalloz pour voir qu'ils encourraient une lourde peine s'ils utilisent un revolver, une moindre pour un martinet, est une erreur complète.

Le code pénal n'est en général connu que par ceux à qui il ne s'applique pas.

CITÉ : Vous avez évoqué les procédures juridiques qui seraient de nature à prévenir le sentiment d'insécurité, il est difficile de passer sous silence le problème de la peine de mort.

Philippe Boucher : Une certitude, dans les cas où la peine de mort était réclamée, quelquefois prononcée, et quelquefois appliquée, il n'y a eu aucun changement concernant les infractions qu'elle pouvait réprimer, dans ce pays comme dans les autres. Rappelons de plus que le nombre des crimes est faible - de 500 à 600 par an. En outre, ce que l'on sait moins, 80% des crimes de sang sont commis par des gens faisant partie de l'entourage immédiat de la victime. Ceux commis par un inconnu sont inférieurs à cent. C'est encore trop certes, mais la portée du discours sur l'insécurité s'en trouve singulièrement réduite.

CITÉ : La montée de la délinquance se trouve-t-elle liée à un fléchissement de la peur du gendarme ou bien y a-t-il dépérissement de la morale ?

Philippe Boucher : Quitte à surprendre, j'aurai tendance à répondre oui à la dernière question, parce qu'il y a dépérissement de la référence.

Autre question : la police. On en manquerait, il n'y en aurait pas assez. Je rappellerai tout d'abord que pour l'ensemble des pays industrialisés (à l'exception du Japon pour lequel je n'ai pas de chiffres), la France vient au 2ème rang pour ce qui est des effectifs, 1 représentant pour 262 habitants. Le rapport est 1 pour 320 en Allemagne de l'Ouest, 383 aux Pays-Bas, 406 en Suède, 457 en Grande-Bretagne.

S'il n'y a pas insuffisance des effectifs, on peut en revanche se demander si l'usage qui en est fait est le meilleur, s'il n'y a pas eu par le passé une mauvaise politique les concernant. Précisons que les lois ne laissent pas la police impuissante. La querelle des contrôles d'identité l'a montré. La police dispose toujours de la loi de 1943, due au régime de Vichy, dont elle peut faire usage tout à loisir. De plus, les dispositions telles qu'elles seront vraisemblablement appliquées sur les contrôles d'identité lui permettent d'arrêter qui elle veut deux mois après l'infraction commise. A partir de ces lois, de nombreuses applications sont possibles car il n'y a pas, de manière générale, de lecture évidente de la loi. Ce qui implique d'une part que toute fonction de justice doit être accompagnée d'une politique, d'autre part que le juge bénéficie d'une très grande indépendance.

CITÉ : Toutefois cette politique appliquée à l'insécurité est très difficile à mettre en œuvre puisqu'il faut prendre simultanément en compte non seulement la peur et le dommage, mais aussi le coût social et la sensibilité personnelle.

Philippe Boucher : Peur et dommage sont assez simples à saisir. Coût social et sensibilité, c'est différent. Il est nécessaire de tenir un autre discours sur la peur. Celui tenu depuis presque dix ans n'a pas guéri grand chose. En revanche, il a enfoncé dans la tête des gens que ça n'allait pas du tout, qu'ils avaient intérêt à respecter un couvre-feu de fait. Il faut, à ce propos, observer que M. Marcellin principalement, mais également M. Bonnet, ont préféré favoriser la lutte idéologique. Au lieu d'affecter les policiers à ces rondes banales qu'on appelait autrefois les hirondelles, on a acheté de coûteuses machines anti-émeutes. Je prétend que le Français moyen, qui ne défile pas (ou 3 fois dans sa vie) a été dupe d'un tel choix.

ENTRETIEN

Pour le dommage, on m'assure que le nouveau texte sur les victimes est quelque chose d'efficace. On ne pourra le voir qu'à l'usage.

Coût social et sensibilité, la question est plus complexe. Ce qui coûte le plus à la société n'est pas ce dont elle se plaint. Ainsi la fraude fiscale est estimée représenter globalement l'équivalent de l'impôt sur le revenu (à 10% près) et touche toutes les branches professionnelles et cela n'a jamais fait peur à qui que ce soit que son voisin fraude le fisc. L'Etat serait bénéficiaire s'il indemnisait les dommages individuels au lieu de subir ce dommage social collectif que l'opinion ne ressent absolument pas. La réaction de presque toute la presse lors des récentes mesures concernant le contrôle des changes - donner la recette pour tourner les dispositions prises - est très révélatrice du «bon accueil» fait à la fraude. Il est clair que l'ordre du sentiment l'emporte sur l'ordre du fait.

CITÉ : Le rôle des médias dans le sentiment d'insécurité n'est-il pas primordial ?

Philippe Boucher : Bien sûr. Ce sentiment a trait à la violence et à son image. Lorsqu'un roi montait sur le trône, il y avait toujours, au fin fond du royaume, des gens qui ignoraient la mort du précédent. Aujourd'hui si l'on vole le sac d'une vieille dame à Nice, tout Douai le sait. En entendant cette nouvelle à la radio, vous oubliez les mille kilomètres de distance, vous dites «encore une vieille dame attaquée». C'est vrai et cela n'a pas eu lieu en bas de chez vous, mais l'immédiateté de l'information vous fait penser le contraire. Si, un jour donné, on décidait de lire à la radio l'ensemble des dépêches de l'A.F.P. relatant les faits divers, je suis sûr que les gens sortiraient dans la rue pour se tirer dessus.

Le public retient de la violence son image et non sa réalité. Cette image, complètement faussée, le devient encore plus lorsqu'un ministre se mêle d'y donner corps et crédibilité. Tel était le cas du discours de M. Poniatowski sur la sécurité. Je ne méconnaissais pas l'augmentation de la délinquance. Encore faut-il savoir ce que cela signifie. Si les chiffres mélangent vols de pommes, chèques sans provision, prises d'otages, ils ne veulent plus rien dire. Comme le disait Simone Veil à ce sujet; toutes les statistiques sont fausses.

Au gouvernement de M. Barre, elle était l'une des rares à s'être opposée à M. Poniatoski sur le thème de la montée de la délinquance. Ce qui n'a pas empêché ce dernier de développer un discours extrêmement efficace car une société inquiète se manœuvre plus facilement qu'une société rassurée. La démarche politique qui consiste à offrir à une société des boucs émissaires, de préférence insaisissables, est d'une absolue malhonnêteté. On inquiète sans donner les moyens d'empêcher cette inquiétude. Ce n'est pas la «loi sécurité et liberté» qui pouvait compenser l'inquiétude distillée dans l'esprit du Français. Les lois ne rassurent pas. Seuls les faits ont ce pouvoir.

On a pu entendre de la bouche de responsables de la politique de l'actuel gouvernement que la délinquance, c'était le terrorisme au quotidien. Heureusement le cas est rare, il n'est pas encore trop grave. Mais le délire du langage est le même, ce discours est aussi condamnable que le précédent.

CITÉ : Le stade de développement actuel de la société française (conditions de vie dans les grands centres urbains, chômage, etc.) paraît aussi en partie responsable de l'insécurité.

Philippe Boucher : J'ai une conviction très forte mais que je ne peux pas démontrer : ce sont les sociétés d'insécurité qui créent la délinquance et non l'inverse.

CITÉ : Le résultat est le même ?

Philippe Boucher : Oui, mais analyse et remèdes différents. Je crois qu'il y aura diminution de l'insécurité lorsque la nation elle-même s'apaisera. Nous vivons dans une société destabilisée, de contrastes et de paradoxes. Ce n'est pas une société de consommation mais de convoitise où il n'y a plus d'intermédiaire entre l'objet désiré et le sujet désirant. C'est aussi une société d'appauvrissement, qui compte deux millions de chômeurs, de plus en plus de candidats à la pauvreté. Parallèlement, c'est également une société de déchets qui détruit ce qui manque aux autres, ses surplus de production, tout en tenant un discours sur le tiers monde. La destruction des excédents alimentaires ou toute autre pratique

ENTRETIEN

du même ordre n'est pas de nature à créer une société de référence.

Il se produit dans notre société, sous prétexte que l'on est en droit d'exiger la santé, une espèce de perversion mentale au terme de laquelle on exige la sécurité comme on exige la santé. Au risque de paraître réactionnaire, il me semble qu'il n'est pas tout à fait interdit de s'occuper de soi-même; on ne peut pas mettre un gendarme derrière chaque Français. De surcroît, une société sans délinquance n'existe pas, n'a jamais existé et n'existera jamais.

CITÉ : Notre «société de peur» telle que vous venez de la décrire est aussi une société d'assistance.

Philippe Boucher : Et cela n'est pas sans péril. Quand je pense que les Français se sont mis à hurler parce qu'on leur demandait 20 F par journée d'hôpital. Cette espèce de gratuité absolue, diffuse dans tous les domaines, c'est un peu la négation de l'individualité, de l'initiative et de l'invention. Il ne s'agit pas, bien entendu, de prôner les vertus de la «société sauvage», dans laquelle le plus fort gagne, mais nous tombons dans l'excès inverse, préjudiciable à chacun.

CITÉ : La peur du futur ne contribue-t-elle pas à renforcer le sentiment d'insécurité ?

Philippe Boucher : Le nez sur son avenir, notre société n'a aucune idée de ce qu'il pourrait être. Aucune concernant notre proche avenir, ce n'est pas un facteur de tranquillité. En outre, notre société est coupée de ses racines. L'une des plus graves entreprises de la majorité précédente est certainement le coup de force tenté contre l'enseignement de l'histoire. Comment voulez-vous que des gens qui ne savent pas où ils vont, ni même d'où ils viennent, ne créent pas une société d'inquiétude ?

De plus notre société de convoitise reste une société d'opulence. Elle ne se trouve plus de certitude mais respecte un certain nombre de dogmes et ce, dans toutes les classes de la société française; dogmes de la consommation, du paraître, etc. mais ce sont de faux

éléments rassurants. Si vous le permettez, je voudrais pour terminer, faire deux observations. La première concerne la presse qu'il est normal de mettre sérieusement en cause pour les problèmes liés à l'insécurité, non par démagogie ou masochisme, mais par souci des faits. La presse est une métonymie du miroir, c'est un mécanisme qui vous montre une partie de la réalité sans vous inciter, à aucun moment, à comprendre qu'il ne s'agit que d'une partie de la réalité. De droite, de gauche, quotidienne, hebdomadaire, neutre ou engagée, peu importe : le réflexe est le même; la presse sait bien que l'exemple donné n'est qu'un cas unique mais cela ne lui déplaît pas que l'on puisse croire qu'il s'agit d'une généralité.

Seconde observation d'ordre plus général. Je le dis sans modestie - qui vient d'une récente rencontre avec Mme Yourcenar. Je lui ai dit que j'allais avoir à m'entretenir, avec les royalistes de la Nouvelle Action Royaliste, de l'insécurité et je lui ai demandé une définition. Elle m'a alors répondu : «A quoi songez-vous ? Est-ce que vous parlez de l'insécurité des personnes ou de l'insécurité de l'Etat ?» Je crois qu'il s'agit là de la question essentielle. Car si l'insécurité de l'Etat s'aggravait, elle rendrait encore plus intolérable ses autres formes. Et Mme Yourcenar me faisait encore remarquer que l'on conduit aujourd'hui contre ceux qui ont la charge de l'Etat une - ce sont ses propres termes - «propagande de panique».

propos recueillis par Patrice Le Roué
le 4 mai 1983



Voyages

En 1965, le Père Lelong faisait paraître aux éditions Robert Laffont un livre au succès éclatant : «Il est dangereux de se pencher au dehors», compte rendu d'un voyage extraordinaire qui l'avait conduit en Chine et en Mongolie par l'U.R.S.S., la Sibérie et le désert de Gobi.

Dès le début du voyage le Père Lelong, ainsi qu'il le relate, se liait d'amitié avec un jeune homme assez décontracté pour déclarer aux douaniers soviétiques en poste à Brest-Litowsk qu'il transportait un 75 sans recul dans ses bagages. Au fil des pages on retrouvera souvent la trace de son «ami Michel».

Ce Michel là nous le connaissons depuis longtemps et nous apprécions ses qualités d'écriture, il s'agit de Michel Fontaurelle que les lecteurs de «Royaliste» connaissent bien. Depuis une vingtaine d'années il a accompli quantité de voyages à travers le monde et il a pu développer ses qualités d'observateur tout en conservant une profonde amitié pour les hommes divers qu'il a rencontrés.

Nous savions qu'il tenait des carnets de voyage et dès les premiers projets de notre revue nous voulions les lui ravir. Aujourd'hui nous y sommes parvenus et, si nos lecteurs le veulent bien, une nouvelle chronique régulière s'ouvre aujourd'hui dans «Cité».

M. Fontaurelle se définit comme un simple curieux, quelquefois un peu trop sans doute puisque cela l'a conduit à connaître la prison en Albanie. Il ne prétend saisir le monde que par le petit bout de la lorgnette et il craint qu'on lui reproche de ne pas faire les grandes synthèses que nous semblions annoncer dans le premier numéro de notre revue en définissant parmi nos objectifs, notre souci de proposer une «réflexion d'ensemble» sur tous les sujets traités. Mais les vagabondages qui vous sont proposés à partir de ce numéro sont-ils en fait si contradictoires avec notre projet initial ? Vous trancherez après avoir pris connaissance de toutes ses anecdotes qui après tout disent aussi bien la vie que l'analyse d'ouvrages spécialisés ou l'interview de journalistes au long cours ou d'hommes politiques.

L'UNION SOVIÉTIQUE

OU LE ROUGE EST MIS .



Juin 1964

Aller à l'autre bout du monde comme on va à Charenton ! Paris, gare du Nord, 13 h 54. Cela n'a rien à voir avec les grands départs pour les terres lointaines et inconnues. Lointaines ? A coup sûr, inconnues ? Malgré la floraison de livres, articles, reportages sur le sujet, certainement. C'est bien décidé, je ne vais pas entreprendre tant de km pour fortifier mes préjugés, mes a priori, rien voir et tout voir. Qu'est-ce à dire ? Rien voir ! Je me refuse après une douzaine de semaines de pérégrination à avoir une opinion définitive, péremptoire, arrêtée, sur ces pays dont l'essentiel m'échappera, forcément, obligatoirement comme il a échappé, quoi qu'ils aient pu dire ou écrire, à tant de voyageurs distingués.

Tout voir ! C'est-à-dire noter, saisir, observer les mille détails, essayer de les ordonner autant que faire ce peut et pouvoir dire moi aussi : « j'étais là et telle chose m'advint ». Etre témoin et non pas procureur ou adulateur et laisser au temps le soin d'écrire l'histoire.

En 48 heures, 10 contrôles tatillons, d'interminables questionnaires remplis de façon plus ou moins fantaisistes, quelques photos frauduleusement tirées lors du passage du mur de Berlin et je quitte la Transcandinavia arrivé à Moscou. Huit jours d'arrêt dans la capitale des Soviets où presque rien ne devait être laissé à la liberté du flâneur que je voulais être. Pris en charge à la frontière Soviëto-Polonaise, l'Intourist me fixera les normes de mes loisirs planifiés qu'il me sera donné de remplir sans faute. Stakanoviste du tourisme je soutiendrai la cadence sans défaillance sinon sans

VOYAGES

rous pétance. Et pourtant quelle tâche ! Je n'ai pas été frustré d'un chiffre, d'une statistique, d'une courbe ou d'un slogan. La chance me fut cependant donnée en deux occasions au moins, de recevoir la bonne parole par de si aimables personnes que le phénomène de rejet de la propagande en béton armé, se fit sans éclat.

A Moscou (ce n'est pas original) elle s'appelait Natacha, jeune, fine et même élégante; la discussion était possible. Elle aimait cette ville où le passé est si étroitement imbriqué au présent. Et le passé russe, s'il est marqué par l'absolutisme tsariste, l'est aussi, très profondément par le Christianisme. Il n'est pas facile de ne vouloir assumer officiellement qu'une partie de son histoire quand, devant les yeux, les monuments témoignent. Pierre le Grand, par exemple n'est jamais tourné en dérision comme peut l'être tout ce qui rappelle la religion. La contradiction est énorme et là, on peut enfoncer le coin. Ce ne sont pas alors les pirouettes de la dialectique ou les leçons apprises par cœur qui permettent d'épuiser le sujet, surtout lorsque l'interlocutrice est aussi intelligente.

Moscou a incontestablement une âme - déjà de la provocation - certains appelleront ça un charme étrange. Vu de la Moscova, la perspective sur le Kremlin est remarquable, tours, murs crénelés et les admirables basiliques aux bulbes d'or, la Dormition, l'Annonciation et Saint-Michel-Archange. Rien de majestueux malgré les dimensions, rien qui domine, qui écrase; une harmonie certaine qui m'enchantait et puis il fait si beau, Natacha explique, commente, elle n'a pas de visage cette fille, mais deux yeux, deux yeux noirs admirables, d'une saisissante beauté.

- Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare croustillé d'or.
- Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches.
- Et l'or mielleux des cloches.

Blaise Cendrars sera mon compagnon de route.

Place Rouge et le charme est rompu. C'est en ce haut lieu des grands piétinements populo-révolutionnaires des premiers mai flamboyants que m'est apparue avec une effrayante netteté

l'étendue du combat mené par le régime soviétique pour libérer l'humanité de «l'obscurantisme». Pour qui verrait la scène avec des yeux d'entomologiste l'issue ne ferait aucun doute, et pourtant ... Là sur cette immense esplanade deux édifices : l'admirable basilique de Saint-Basile-le-Bienheureux, fermée, vide, on ne visite pas ce qui est vide, et à quelques centaines de mètres de là un mausolée en marbres rares devant lequel une interminable queue humaine attend silencieusement le moment de pénétrer dans le Saint des Saints de la Révolution. Saint Basile pardonnez-moi, je me joins au pèlerinage profane.

Voilà donc dans son cercueil de verre cet homme adoré ou haï, le visage éclairé d'une étrange lumière orange. De ce face à face de 10 secondes, j'attendais un choc. Rien ! Tout simplement j'ai eu l'impression d'avoir devant moi le cadavre du «petit chose», un pion triste mais qui aurait bouleversé l'histoire.

C'était un homme extraordinaire, sans défaut, m'explique la belle Natacha. Un tel homme est saint ! Oui, répond-elle, Lénine est un saint ! Et Natacha qui prépare une thèse sur le néologisme dans la langue française connaît le sens des mots. Ma religion n'est pas celle-là, ni d'ailleurs celle qui se pratique face au Mausolée dans les célèbres magasins GOUM. Mauvaise impression de bazar occidental mal éclairé, des produits de qualité douteuse qui me paraissent chers; longue discussion sur la comparaison prix et salaire avec la France. C'est d'une tristesse à faire rêver avec mélancolie à la société de consommation. Et à nouveau Moscou symbole m'obsède, cette étrange trinité de la Place Rouge. Un demi-dieu momifié au pied d'un édifice à l'intérieur duquel une équipe de vieillards dicte sa volonté à une partie de l'humanité, un grand magasin réplique d'une société, souvent elle aussi bien peu reluisante, enfin une église vide. Soljenitsyne où es-tu ?

Dire, malgré cela, que je ne prends aucun intérêt à visiter Moscou serait contraire à la vérité. Bien au contraire, cette ville me captive par moment; ce qui lasse c'est l'avenue Lénine, les monts Lénine, la bibliothèque Lénine, le musée Lénine... et, comble d'infortune, je loge au Leningradskai symbole s'il en est de ce que l'architecture d'époque stalinienne a fait de plus grotesque dans la démesure : un tiers de style nouille, un tiers de temple franc-maçon et, comme aurait dit Raimu, un grand tiers de décors pour Opéra wagnérien.

VOYAGES



Pour me conformer au rituel, je trouve à échanger un jean contre un paquet de roubles, puis le programme reprend ses droits : visite de l'impressionnante Université Lomonossov, du nom du fixateur de la langue russe, visite aussi du prodigieux musée Pouchkine et ses impressionnistes mais aussi Bonnard, Vuillard, Toulouse-Lautrec, Matisse, Rouault et autres... Les yeux encore éblouis, on n'en mesure que davantage la médiocrité exposée dans quelques salles de la galerie Trétiakov. On ne dira jamais assez ce que la conception officielle de l'art socialiste peut avoir de mortel pour la création. Cette peinture dégouline d'ennui. Qui connaît les noms de Verechtchine, Repine, Kramskoï ?

— Natacha, vous aimez ça ? Toutes ces croûtes guindées qui traitent de l'ordre, de la vertu, de l'héroïsme ...

— C'est notre conception de l'Art.

— En somme, toute l'esthétique révolutionnaire est pour la peinture rassurante contre l'art qui inquiète ?

— Heu... Non, mais la peinture doit montrer la beauté.

— Qu'est-ce que la beauté ?

— C'est ce qui me plaît.

L'URSS OU LE ROUGE EST MIS

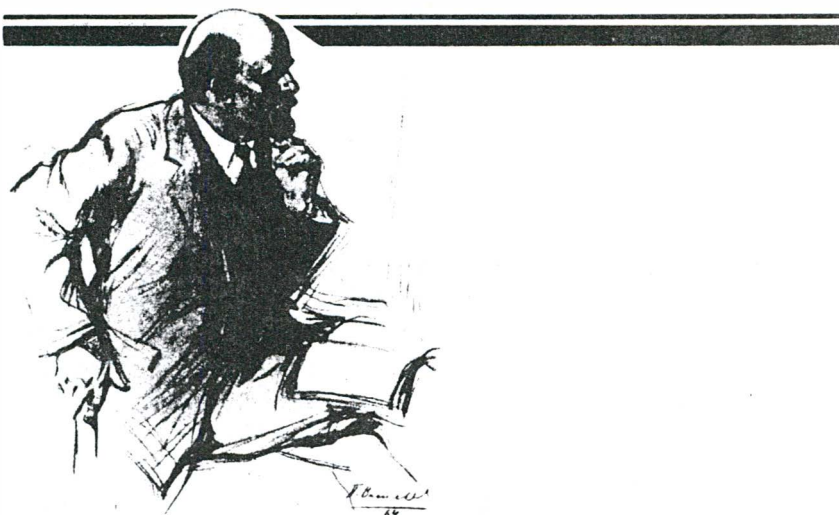
La joie m'envahit, inconsciemment sans doute mais indubitablement, Natacha (ses parents sont membres de la Nomenklatura) vient de poser le problème de la Liberté contre lequel toutes les idéologies se briseront. Ce n'est qu'une question de temps, 10 ans, 1 siècle ? Peu importe.

L'agacement cependant est quelquefois au bout de la visite. Un long trajet en car qui nous conduit dans une banlieue triste à périr. Arrêt; nous voilà plantés dans une rue bordée de pommiers et le discours commence : « Ces pommiers sont une des manifestations de la mise en place du communisme intégral, ils sont la propriété de l'ensemble de la collectivité et lorsque les pommes seront mûres, tout le monde pourra se servir... » « Voyez-vous belle Natacha, ce genre de chose existe en France depuis le Moyen Age et ça s'appelle des communaux ». Etonnement de la Soviétique à qui j'aimerais dire que ce communisme de boy-scout est bien seul à ne pas me révolter. Mais je veux garder son sourire jusqu'au bout.

Les pommes n'étaient pas encore mûres, en revanche, bien ouverte était l'exposition des réalisations de l'économie nationale d'U.R.S.S., rétrospective en quelques centaines de pavillons ou stands des progrès réalisés par le pays depuis 1917. Accablé et quelquefois intéressé, je verrai tout, du premier spoutnik à la vache qui produit 13.000 litres de lait par an. Arrêt sollicité et obtenu au pavillon des vins où, en blouses blanches d'infirmières, quelques laiteuses personnes sont à leur poste nullement pour nous plaire mais pour nous servir. Et puisque c'est la façon de faire du pays, je me fais débiter 250 grammes de « muskadé » un peu rapeux, mais j'ai bu pire.

Do Svidania Natacha, au revoir Moscou, 13 h 55, gare Garoslav, le transsibérien démarre.

S'il est des lieux où la lutte des classes est inconnue c'est, sans aucun doute, dans les trains soviétiques. Non que le problème ait été résolu en entassant tous les voyageurs dans une classe unique puisqu'on en compte 5, mais rien n'est mélangé; on se côtoie, on ne se fréquente pas. Représentant le monde capitaliste, je ne peux voyager qu'en 1ère, couchette molle, le nec plus ultra, véritable boudoir ambulancier, musique, douches individuelles, velours et bronzes, Maxim's sur roulettes. Je partage la cabine avec mon camarade d'équipée. Tout au long du voyage j'aurai la possibilité



de parcourir entièrement la longue chenille verte et traverser l'étonnant caravansérail des Sèmes où j'aurais tant voulu voyager. Là vit une foule bigarée, pittoresque. Des femmes cuisinent sur de petits réchauds, les hommes, en pyjama du début à la fin du voyage dorment, jouent aux cartes ou aux dominos, les enfants s'ennuient et quelques bidasses baillent, débottés, leur tenue dégrafée.

Le voyage s'écoule en un demi ennui, lectures et conversations. Pour des raisons de commodité et malgré notre progression vers l'Est, l'heure reste celle de Moscou durant tout le parcours. Le paysage toujours le même, l'immense forêt monotone. A peine si la traversée de l'Oural nous a valu un moutonnement. Avec une régularité de métronome le train avale des stations. Sverdlosk qui était le Iekaterinenbourg du martyr impérial, Omsk, Tomsk...

- Le train tonne sur les plaques tournantes.
- Le train roule.
- Un gramophone grasseye une marche tzigane.

Mon compagnon de rêve : Cendrars plus que Strogoff.

Deux fois par jour, c'est le mouvement migratoire vers le wagon-restaurant, une trentaine de places pour plusieurs centaines de voyageurs, autant dire que seuls les nantis de lère-couchette-molle peuvent y accéder. Nous étions servis par une aimable bonne femme, sans âge, toute ronde, sa bonne et grosse face toujours épanouie lorsque nous finissions l'assiette de borchtch. Elle était plantée là, à nos côtés, les deux mains sur les hanches et ressemblait à une jarre romaine comme on en voit souvent dans les jardins de Provence. C'est sous son regard désolé qu'eut lieu un inévitable esclandre.

L'URSS OU LE ROUGE EST MIS

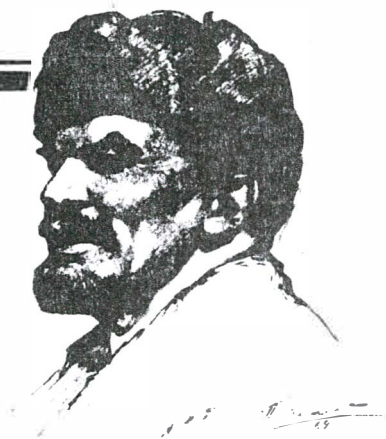
Un militaire de haut rang, voisin de ma cabine, était visiblement provoqué par mon appareil de photos et, dès le 3ème ou 4ème jour de train, accompagné d'un interprète, il vint m'apostropher.

— Vous avez photographié 11 fois la locomotive du convoi. Pourquoi ?

— Monsieur le militaire, j'aime les locomotives vertueuses, et celle du train, à défaut d'un panneau d'interdiction de photographier, porte sur son poitrail une étoile rouge, je veux montrer à mes amis de France comment en Union Soviétique, on honore les machines et - in petto - votre locomotive je m'en balance, vous imaginiez stupidement que j'allais gaspiller tant de photos pour cette fêraïlle décorée ? Mais non j'avais simplement remarqué qu'à chaque halte vous me suiviez et je désirais savoir s'il serait possible, avant la fin du voyage que votre figure devienne plus rouge que la place Rouge un 1er mai : gagné.

Irkoutsk. La capitale de la Sibérie avait hanté bien des rêves d'enfance, encore un qui s'écroule. Cette ville médiocre aux nombreuses maisons de bois n'offre aucun intérêt. Elle s'ennorgueillit de deux curiosités. Une Maison Blanche, réplique modeste de celle de Washington à moins que ce ne soit l'inverse, interdiction de photographier, sans doute parce qu'elle n'est pas encore peinte en rouge et le lac Baïkal à 65 km de là où j'irai passer une très agréable et fraîche journée. Mais auparavant, les coryphées de la propagande se livrent à nouveau à l'éloquence des chiffres et au lyrisme vertigineux des statistiques, sous les traits, il est vrai, de l'aimable Aliouchka - petite Hélène - née en Bouriato-Mongolie de parents russes, pionniers de la mise en valeur de la Sibérie. Elle aimerait tant connaître Moscou, quant à Paris ...

D'abord une centrale électrique gigantesque sur l'Angara. Je me fait rappeler à l'ordre pour avoir écrit sur le livre d'or que la fille préposée à l'ascenseur qui nous conduisait dans les entrailles de l'usine avait des yeux magnifiques. Que voulez-vous, Monsieur le Directeur, je m'y connais plus en sourires de femmes qu'en mégawatts. Quatre pages avant mon immortelle et iconoclaste réflexion, une longue tartine en espagnol et une signature célèbre : Fidel Castro. Quelques mois auparavant, je trainais mes guêtres dans son île à la recherche de la Révolution.



Suit la visite de l'Université de Sibérie où pas un détail n'a été épargné par un guide professeur au veston élimé, qui fait irrésistiblement penser à Roubachov dans le « Zéro et l'infini ». Université de technologie, toutes ces machines sont soviétiques. Le courage me manque et la lassitude y est aussi pour quelque chose. Je n'aurai pas la méchanceté de dire à Roubachov : « Effacez au moins ces *Made in Germany* qui crèvent les yeux. » Cette université est affligeante. N'a-t-on pas appris en Sibérie à couler le béton que celui-ci se délite après 3 ans d'âge ?

Triste université, triste capitale, admirable paysage au bord du Baïkal auquel j'accède après une visite éclair à l'église de Krestovaïa desservie par trois popes.

— Oui il y a des fidèles, oui on est libre de pratiquer la religion, oui le régime restaure notre église, oui c'est le meilleur régime qui existe... Fuyons.

Huit jours d'Irkoutsk pour un touriste ligoté c'est plus qu'il n'en faut pour épuiser le sujet. Adieu gentille Alla à qui nous avons eu la naïveté d'offrir un livre, « Paris que j'aime », aussitôt confisqué sous nos yeux par deux énergumènes en chapeau, guépéistes ou gestapistes ? De toute façon, la même race.

A nouveau le transsibérien, il faut reprendre l'heure de Moscou. Sur 400 km, nous longeons le Baïkal, le 1er tunnel depuis la Belgique, des heures de réflexions amères... puis c'est Oulan-Oude la capitale de Bouriato-Mongolie, la ville natale d'Allotcka. Encore une nuit en couchette molle, la végétation change, la toundra apparaît. Zabaïkalsk, le poste frontière sino-soviétique, fouille méticuleuse, formulaire à remplir, non Monsieur le Douanier, dans mes bagages je n'emporte pas de piano à queue, ni droit d'ailleurs, mais si vous saviez ce qui roule dans ma tête ...

Michel FONTAURELLE

Prochain numéro : « La Chine ou la séduction déployée ».

Pascal Bruckner

Le sanglot de l'homme blanc



Tiers Monde,
culpabilité, haine de soi

**L'HISTOIRE
IMMEDIATE** Seuil

En s'en prenant vivement à un certain mythe du Tiers-Monde, c'est à une véritable théologie dégradée de l'Histoire que Pascal Bruckner intente un procès courageux et souvent provocateur : ce sont tous les saints de la bonne conscience européenne des 20 dernières années, Sartre en tête, qui se voient interdire pour tar-tufferie ou charlatanisme l'entrée du paradis.

L'Occident qui n'a plus la foi est devenu malade de sa religion. On sait qu'il n'est plus chrétien depuis le XVIIIème siècle, mais sait-on qu'il a conservé du christianisme une vision du monde d'autant plus janséniste que, l'histoire s'étant substituée peu à peu à l'éternité, le salut se fait plus urgent ? Le monde oppose désormais aux damnés de l'Europe et de l'Amérique une vaste communauté souffrante d'élus. Retournant contre soi ses ardeurs missionnaires, avec un aveuglement digne des fureurs du XXème siècle, l'Occident capitaliste, colonialiste, impérialiste, décadent, dépravé, s'autosatanise ; il ne cesse de sangloter aux genoux d'un Tiers-Monde qui n'en demandait peut-être pas tant !

CHRONIQUE

«Le sanglot de l'homme blanc» (1) est une protestation tantôt polémique, tantôt raisonnée, toujours claire et généreuse contre cette vision «théologique» de ce qu'il est convenu d'appeler, en langage moderne, les rapports Nord/Sud. L'auteur devrait irriter les uns et sortir les autres de leur torpeur malsaine par la double question qu'il pose : qu'est-ce qu'un rapport authentique à l'autre ? Qu'est-ce que l'Occident ?

Avec une force de conviction dont je lui sais gré, et non sans courage, Pascal Bruckner renvoie dos à dos nos anciens colonialistes et nos nouveaux tiers-mondistes. Leur comportement participe en effet de la même radicale incapacité à penser et à vivre l'altérité de l'autre. Le colonialiste, sûr de soi et dominateur, en effaçant le mode d'être particulier du colonisé le coulait, nécessairement par la contrainte (politique, économique et surtout culturelle) au moule du même occidental : il s'agissait alors, on le sait, de civiliser le sauvage. Mais le tiers-mondiste des années 60 commet à son tour la même tragique erreur. Que le modèle soit devenu disciple et honteux de soi, que le disciple soit devenu maître et modèle ne change rien à l'affaire au regard de l'essentiel. Le fond a changé du tout au tout, mais l'enveloppe est la même, la structure des rapports à autrui est toujours aussi totalitaire. Pour reprendre une image de René GIRARD (dont la pensée court en filigrane de ce livre) (2), l'Occident et le Tiers-Monde sont assis sur la même balançoire à bascule de l'Histoire : l'un est en bas quand l'autre est en haut; ces frères ennemis sont également impuissants à vivre leur identité dans leur altérité. D'où qu'il vienne, le salut est un tout ou rien : il n'y a pas, en Histoire, de Purgatoire.

Mais si le procès de l'Occident colonisateur est clos (quoiqu'ici ou là Pascal Bruckner semble, sinon rouvrir quelques dossiers, du moins nuancer des jugements), c'est aux tiers-mondistes frénétiques que l'auteur intente un procès nouveau. Il l'articule sur trois points. Un : le tiers-mondiste a une vision paranoïaque des rapports Occident/Tiers-Monde; pour lui le Tiers-Monde est l'Etre, l'Occident, le Néant à l'œuvre dans l'Histoire; il voit où est le mal absolu et la menace, où, le bien (non moins absolu) et l'espoir, sans tenir compte des responsabilités propres au Tiers-Monde, sans respect donc de sa liberté. Deux : le tiers-mondiste est incapable de

(1) Paru aux Editions du Seuil.

(2) Il est regrettable que l'auteur, qui par ailleurs cite abondamment ses sources, avec excès même parfois, ne mentionne pas une seule fois le nom de René Girard. Il est impossible de penser que Pascal Bruckner ignore l'œuvre de Girard dont il parle dans un ouvrage précédent. Il me semble même impossible de croire qu'il en ait été imprégné à son insu, tant les références sont explicites. Alors pourquoi ce silence sur le nom d'un auteur dont l'œuvre offre, eu égard au sujet, des outils conceptuels singulièrement efficaces ?

penser la diversité du Tiers-Monde; sa pensée est réductionniste; il ne fait aucun cas des coefficients géographiques, historiques et surtout culturels qui, entre le paysan des hauts plateaux andins et le nomade du Sahel, creusent des abîmes. Trois : enfin et surtout, le tiers-mondiste se rend à son tour responsable d'un péché mortel : le péché d'abstraction. L'auteur ne cesse d'y revenir, donnant ainsi à son ouvrage une coloration nettement personnaliste : l'autre n'est pas un absolu, l'autre n'est pas une idée : à aimer tout le monde, on n'aime personne. L'autre est une différence incarnée, il m'est toujours proche. Il m'est un visage : à la lettre le dialogue est un face-à-face. Ainsi, à trop aimer n'importe qui et successivement tout le monde, le tiers-mondiste entretient avec l'homme du tiers-monde le même rapport que Don Juan avec les femmes : la dernière est la plus belle, dans un jeu tragique où, au fond, il n'est jamais question, pour l'acteur, que de soi-même, et jamais de l'autre comme l'unique.

Ce procès est, je le répète, remarquablement articulé : la générosité vraie l'inspire, les faits le nourrissent, la pensée le construit.

L'autre mérite de l'ouvrage est de poser, tout autrement que le triste Garaudy (à qui il destine ses flèches les plus acerbes), la question de savoir ce qu'est l'Europe. On ne connaît que trop son histoire politique et économique; on ne connaît que trop son impérialisme (qu'il serait vain de nier et dangereux de ne pas condamner, quoique, de nos jours la question soit ailleurs : qu'est-ce qui distingue l'impérialisme européen de l'impérialisme commun à toutes les civilisations conquérantes ?). Mais de la culture européenne, que sait-on encore ? Qu'en sait, nommément, le tiers-mondiste ? Car enfin, il y a aussi une culture européenne riche en valeur. Fort à propos, Pascal Bruckner rappelle, non seulement qu'aucun dialogue vrai ne se fonde sur l'ignorance ou le mépris de soi, mais encore que tout dialogue qui se voudrait constructif avec le Tiers-Monde devrait passer par une «promotion», aux yeux mêmes de l'Européen, de sa culture. Car l'on est arrivé à ce point de confusion intellectuelle et morale qu'il faut enseigner aux intéressés eux-mêmes qu'à l'origine de l'impérialisme occidental, il y a une formidable découverte intellectuelle, une véritable révolution culturelle, qui, entre le XVIème et le XVIIIème siècle, a donné aux hommes les outils conceptuels et leur maîtrise de l'environ-

CHRONIQUE

nement. Sans l'émergence de la pensée expérimentale et profane qui progressivement dégage l'autonomie de la philosophie, puis du politique, puis de l'économie, rien ne se fût produit. Senghor le sait mieux que nos tiers-mondistes ! Voilà la grandeur de l'Occident, jointe à un concept universel de l'humain et, ensemble, à une certaine idée du politique. Le résultat le plus clair de cette grandeur occidentale, c'est que c'est encore l'Europe qui triomphe jusque dans les accusations, justes ou non, des jeunes Etats qui se sont empressés d'en imiter le pire. Tout cela, Pascal Bruckner le dit : le génie de l'Europe est dans son ouverture, dans son aptitude unique à porter en son sein la contradiction. L'Europe, seule, est plurielle. Il faudrait qu'enfin l'Européen s'en souvint pour éviter l'éternelle méprise (mais nullement innocente) de la politique et de la mystique.

Ce livre appellerait d'autres remarques, tant il brûle d'impatience, d'irritation, de générosité, d'idées : comment en rendre compte fidèlement ? Chaque page est une invitation à la réflexion, au dialogue, au développement. L'auteur sera-t-il écouté comme il le mérite, ou bien emporté dans l'insignifiance des débats de mode à Paris ? Je ne puis pour ma part m'empêcher d'admirer son courage, sa générosité bien pensée, ni surtout l'art subtil avec lequel il progresse des premières pages parfois confuses à dessein aux dernières, toutes illuminées de la passion de partir vers l'autre, où notre génération reconnaît sa part la meilleure. Ce «sanglot de l'homme blanc», qui bouscule tous les conformismes de droite comme de gauche, est à lire de toute urgence.

Alain FLAMAND

Utilisant notamment les concepts forgés par René Girard, Rikkel Boch Jacobsen (1) s'est livré à une relecture passionnante de Freud (2). Il est impossible de rendre compte de l'ensemble d'une étude qui comporte de nombreux aspects novateurs (ainsi l'analyse lumineuse du classique «rêve de la belle bouchère» ou les recherches sur la genèse de la construction du concept de paranoïa chez Freud ...). Julien Betbèze a choisi de présenter deux points clefs de ce livre majeur.

Ces deux points concernent des idées largement répandues dans le public :

- 1/ que la recherche du plaisir détermine le désir,
- 2/ que l'objet du désir s'impose d'une façon naturelle.

Nous espérons que la présentation de cette partie du livre vous incitera à lire la suite qui comporte d'autres analyses tout aussi décapantes et qui pose des questions essentielles pour penser notre avenir (ainsi sur les fondements modernistes du totalitarisme).

le sujet freudien

Pourquoi la conceptualisation freudienne donne-t-elle l'impression d'être si floue et ceci d'autant plus qu'elle se veut précise ?

Voilà en effet une œuvre qui aura marqué de manière fondatrice la psychopathologie moderne, tout en se permettant de changer radicalement de point de vue sur le rôle de la réalité dans l'étiologie de l'hystérie ou le rapport du plaisir à l'économie désirante. Il est permis de se demander s'il existe vraiment une cohérence invisible par delà les contradictions visibles.

(1) *professeur de philosophie à l'Université Louis Pasteur à Strasbourg, on peut dire qu'il se situe au confluent de Dérida et de Girard.*

Rikkel Boch Jacobsen reprenant la thèse mimétique de René Girard, nous montre pourquoi il y a cohérence et pourquoi celle-ci se présente de manière incohérente. Freud a essayé de ramener le mimétisme (dont il repère bien la présence et qu'il fait miroiter à travers sa théorie de l'identification) à une théorie du sujet fondateur, de comprendre l'autre à partir du même.

(2) *«Le sujet freudien Aubier-Flammarion, 292 pages.*

Pour illustrer ceci nous allons reprendre deux points cardinaux de la théorie freudienne :

CHRONIQUE

– le primat de la sexualité d’objet,
– la soumission du désir au principe de plaisir,
(«Le sujet freudien», p. 45-50)
pour montrer comment voit et ne voit pas l’induction du désir par
la mimésis du désir d’autrui.

CRITIQUE DU PRIMAT DE LA SEXUALITÉ D’OBJET

Freud a, dès le départ, essayé de séparer au maximum le désir d’un instinct allant droit à son but en insistant sur le côté substitutif du désir, son écart par rapport au besoin. Il n’est qu’à voir les «3 essais sur la théorie de la sexualité» où l’objet sexuel n’est ni «sexuel» au sens courant du terme (c’est l’objet représenté, fantasme) ni proprement «objet» (puisqu’il est foncièrement perdu, irrémédiablement absent, manquant dans la représentation).

Il n’empêche que le désir prend toujours appui sur le besoin, le mime s’étaye dessus.

Or Boch Jacobsen, montre bien que l’hypothèse du désir mimétique permet de cantonner l’objectalité du désir, conclusion majeure de la théorie de la sexualité à une théorie du besoin.

Déjà Mélanie Klein repérait cette induction du désir par le modèle mimétique qui engendre le triangle œdipien (de manière inverse à ce que dit Freud).

Chez ce dernier, le garçon veut naturellement sa mère, il désire l’avoir (désir objectif : sexualité objet) le père ne devient un obstacle que secondairement (cf. chapitre VII de «La violence et le sacré» où Girard analyse très finement et de manière magistrale l’engendrement du triangle œdipien et sa dette vis-à-vis de la postérité cartésienne du sujet).

Or Mélanie Klein voit bien que dans la réalité, les choses se passent différemment : c’est parce que le garçon veut être comme son père qu’il désire sa mère.

Pour la fille, à l'inverse, ce n'est pas tant l'amour pour le père qui est à la base de la rivalité avec la mère que l'envie à l'égard de la mère possédant à la fois le père et son pénis. Le père devenu une dépendance (un « appendage » dit plus exactement l'auteur en reprenant le terme anglais) de la mère et c'est pour cette raison que la fille entend le lui ravir (« Envie et gratitude », p. 44).

Le DESIR ne vise pas l'acquisition, la possession ou la jouissance d'un objet, il n'est pas d'abord du domaine de l'avoir mais de l'être (être comme).

C'est d'ailleurs ce que Freud reconnaîtra à la fin de sa vie (cf « L'Arc » numéro 34), et que verra F. Dolto et J.-B. Pontalis. Citons Dolto : « Ce que « moi », le sujet localisé dans son corps et qui se nomme ainsi, désire, c'est « être comme », avoir comme, faire comme, devenir comme ce modèle vivant (« Cas Dominique », p. 226-227 - Point-Seuil).

J.-B. Pontalis : « La Nature n'assigne pas d'elle-même d'objet au désir humain. Originellement l'homme ignore son désir, c'est en l'autre ou par le détour de ce moi qui est un autre qu'il se fait annoncer ce qu'il désire et s'enferme dans la relation concurrentielle avec son semblable (« Après Freud », p. 68, Idée-Gallimard).

Citons les derniers écrits de Freud :
« Avoir et être chez l'enfant. L'enfant exprime volontier la relation à l'objet par l'identification : je suis l'objet. L'avoir est le plus tardif des deux ; retombe dans l'être après la perte de l'objet. Exemple : le sein. Le sein est une partie du moi, je suis le sein. Seulement plus tard je l'ai, je ne le suis pas. » (« Arc » numéro 34).

Il résulte de tout ceci que ce n'est pas la sexualité que nous devrions retrouver, inlassablement, au fond du fantasme, du rêve ou du symptôme, mais tout autre chose : la jalousie, l'envie, la rivalité. Toutes passions suscitées par la mimésis d'un autre qu'on veut égaler, supplanter, être.

Et tout ceci Freud le voit bien, lui qui a décrit le côté ambitieux et mégalomane de ses propres rêves, c'est même là le

CHRONIQUE

«moteur le plus puissant de ses rêves analysés dans la «Traumdenkung» comme le note très justement Marthe Robert (cf. «D'Œdipe à Moïse», ch. III, Coll. Pluriel).

Freud le voit si bien qu'il va dans un certain nombre de textes de la période 1905-1909 lier l'origine du fantasme à un désir (le désir de grandeur) et à une activité (le jeu) indubitablement mimétique.

«Pour le petit enfant, les parents sont d'abord l'unique autorité et la source de toute croyance. Devenir semblable à eux, c'est-à-dire, à l'élément du même sexe, devenir grand comme père et mère, c'est le désir le plus intense et le plus lourd de conséquences de ces années d'enfance». («Roman familial des névrosés» in «Névrose, Psychose, Perversion», PUF, p. 157.)

«Le jeu des enfants est orientés par des désirs, à proprement parler par ce désir qui aide à élever l'enfant, celui de devenir grand, adulte. L'enfant joue toujours à «être grand», il invite dans ses jeux, ce qu'il a pu connaître de la vie des grandes personnes.» («Essais de psychanalyse appliquée», p. 72).

Ou encore Freud nous dit que les désirs qui fournissent son impulsion au fantasme sont les désirs ambitieux et les désirs érotiques. Mais, de même que dans beaucoup de rétables d'autels, le portrait du donateur est visible dans un coin, nous pouvons découvrir dans la plupart des fantasmes d'ambition, cachée dans quelque coin, la dame pour laquelle le rêveur accomplit tous ses exploits. (p.p. 73-74 «Essai de psychanalyse appliquée»).

Le problème est bien là. Pourquoi ne pas penser l'inverse ? Pourquoi ne désirerais-je pas la Dame à mesure de mon «ambition», en d'autres termes : à mesure où je veux venir à la place d'où on la possède ?

Pourquoi toujours vouloir penser le désir à l'aune de l'avoir, surtout lorsqu'on observe très bien que nous nous trouvons dans le domaine de l'être. Vouloir rabattre l'être sur l'avoir pour sauver le sujet, naturel, humain, tel semble bien être la difficulté insurmon-

table qu'a voulu résoudre de manière héroïque Freud, en cela digne continuateur des Lumières, prisonnier du doublet empirico-transcendental.

CRITIQUE DE LA SOUMISSION DU DÉSIR AU PRINCIPE DE PLAISIR

La thèse de Freud sur ce point¹ est bien arrêtée et constitue jusqu'en 1920 («Au delà du principe de plaisir») un des axes centraux de sa pensée. Le désir n'est pas seulement object-seeking (cf. Fairbairn) il est surtout pleasure-seeking; la pulsion ne part en quête d'objet que pour atteindre son but, l'obtention de plaisir par suppression de l'état de tension à la source pulsionnelle, soit en adoptant la voie difficile d'une transformation appropriée de la réalité (c'est le cas des pulsions du moi) soit en suivant le chemin rapide de l'hallucination et des processus primaires (c'est le cas des pulsions sexuelles).

Tout ceci renvoie en fait à la fiction théorique d'un appareil psychique régi par la tendance à écarter les excitations et à les ramener à un niveau aussi bas que possible. L'accumulation de l'excitation amenant du déplaisir, la diminution de tension amenant le plaisir et c'est ce courant de l'appareil psychique qui tend du déplaisir au plaisir que Freud appelle désir (cf «Traumdeutung», p. 509).

En ce sens tout accomplissement de désir est synonyme de plaisir ou de jouissance. D'où l'obstination de Freud à rendre l'interdit et le refoulement responsable de la douleur névrotique ou des cauchemars, pour lui la généalogie du déplaisir ne saurait être qu'externe au désir (de même que la réalité est externe à la relation d'objet dans l'œdipe).

Cette position intenable devant la réalité a amené Freud, après 1920, à inverser complètement la vapeur en introduisant une pulsion de mort tendant au degré zéro de tension (à la fois mort et jouissance absolue). En effet, si le désir est synonyme de plaisir, comment comprendre :

CHRONIQUE

- le masochisme (où l'on jouit à souffrir),
- la réaction thérapeutique négative (où l'on refuse de guérir),
- la compulsion de répétition (où l'on répète la douleur).

C'est manifestement impossible et énigmatique. Par contre tous ces comportements sont parfaitement compréhensibles, si l'on saisit bien que la mimésis n'a pas de but propre, qu'elle est insouciance à l'égard du plaisir-déplaisir. Ce qu'elle veut c'est être comme l'autre, être l'autre, donc «avant» le principe de plaisir pas «au-delà».

Reprenons l'exemple célèbre du Fort-Da; ce paradigme de l'enfant à la bobine (véritable pièce maîtresse d'«Au delà du principe de plaisir», qui sera reprise avec délice par toute la postérité lacanienne pour montrer la suprématie du langage) est comme le nœud de l'impossible clarté freudienne.

On sait l'étonnement de Freud devant le jeu de son petit-fils : celui-ci jetait une bobine au loin (en criant O-O-O, fort) et la faisait revenir correctement (en criant Da), mais il préférait pourtant répéter la disparition.

Pourquoi Freud est-il perplexe ? Cela tient au fait qu'il assimile la bobine à l'objet du désir, en l'occurrence la mère.

Car si la bobine est la mère, comment comprendre que sa disparition soit un jeu et qu'il y ait répétition de l'expérience de séparation ?

L'explication qui est en général retenue, à savoir que l'enfant répète une expérience douloureuse de séparation pour ne pas la subir, le langage (fort-da) servant de fonction (dire l'absence c'est déjà la maîtriser) pêche par un manque de réflexion sur le fait qu'il s'agit d'un passage à l'acte ludique. Au lieu d'y voir l'effet d'une décision volontaire, ne vaudrait-il, pas mieux parler d'une identification au pôle actif de la scène, c'est-à-dire à la mère ?

Lui joue le rôle de la mère et la bobine le représente. En abandonnant ses jouets, l'enfant fait avec eux ce que sa mère fait avec

LE SUJET FREUDIEN

lui. En ce sens, ce n'est pas la mère qu'il sacrifie en rejetant les jouets (la bobine) au loin, c'est lui-même, lui-même s'éloignant de lui-même et jouant le rôle actif de la mère.

L'interprétation de Freud est trop «économique». L'enfant ne joue pas à perdre un objet de jouissance, avec tout ce qu'une telle mise en scène peut avoir de rusé, de calculateur, il joue à être la mère, moyennant quoi, en s'identifiant à elle, il se perd dans le geste même par lequel il tente de se constituer comme sujet propre, autonome.

Aussi, le désir d'être comme la mère ou le père, d'être grand, n'a pas une visée hédoniste, d'abord parce qu'il n'a pas une visée propre, l'enfant ne désire être comme les grands, avoir ce qu'ils ont, qu'à proportion où il s'est identifié à eux, avant tout désir (il avance en aveugle).

Le désir n'est pas orienté par le plaisir, il est (dés)orienté par la mimésis, au-delà du principe de plaisir car en-deçà.

Julien BETBEZE

Cité

Revue de la Nouvelle Citoyenneté

Politique, Economie, Littérature, Philosophie, la revue «CITÉ, revue de la nouvelle citoyenneté» ne néglige aucun domaine. En font foi les sommaires de ses deux premiers numéros :

NUMÉRO 1

Dossier : Défense nationale (Ph. Cail-
leux, Général Gallois, Alain Solari,
Bertrand Warusfel, Bertrand Renouvin).
- Chroniques Littérature, Société, Eco-
nomie.

NUMÉRO 2

Etudes : L'épreuve du terrorisme
(C.N.C.) - Le dialogue social (E. Mous-
set) - La psychiatrie en question (Ph.
Betbèze). Chroniques Lettre, Philoso-
phie (sur E. Lévinas par G. Sartoris),
polémique contre Garaudy.

NUMÉRO 3

Etudes : La psychiatrie en question (2) -
Les hommes du pouvoir (E. Mousset) -
Libéralisme à l'américaine (A. Solari),

Entretien avec J.-M. Quatrepoint sur
la politique industrielle - Entretien avec
le G.I. Gallois sur la Défense nationale.
Chroniques : A propos de H. von Hof-
mannsthal (Ph. Barthelet), «Finnegans
wake» de James Joyce (G. Sartoris).

NUMÉRO 4

Dossier : Autour de René Girard, avec
Paul Dumouchel, Jean-Pierre Dupuy,
Bertrand Renouvin, Gérard Leclerc, etc.
- Chronique : le théâtre de Gabriel Mar-
cel, par Ph. Barthelet.

NUMÉRO 5

Etudes : L'après-féminisme
Tocqueville et la démocratie
- Chroniques : Carnet de voyage en
URSS

BULLETIN A DÉCOUPER OU A RECOPIER ET A RETOURNER A
«CITÉ», 17, rue des Petits-Champs 75001 Paris

M
.....

Adresse :
.....
.....

☐ commande le(s) numéro(s) de «Cité» suivants : et verse pour cela la
somme de 15 F x : F à l'ordre de «CITÉ», 17, rue des Petits-
Champs 75001 Paris.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à CITE, 17, rue des Petits-Champs 75001 Paris

règlement à l'ordre de CITE, CCP 23 982 63 N Paris

NOM :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

.....

.....

souscrit un abonnement,

/ / normal : 60 F

/ / soutien : 100 F

/ / fondateur : 500 F

ci-joint règlement par - chèque bancaire - C.C.P.

(l'abonnement donne droit à 5 numéros de la revue)

pour tout changement d'adresse,
joindre 6 F en timbres poste



AIMEZ - VOUS

Cité ?

*Si oui,
nous vous serons reconnaissants de bien vouloir
nous signaler les noms et l'adresse des personnes
qui peuvent s'intéresser à notre revue.
Acceptez-vous que nous nous recommandions de
vous.*

Oui ☐

Non ☐

De la part de

.....

—	—
—	—
—	—

